

Une nuit dans une "shooting gallery"

In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 94, septembre 1992. pp. 59-78.

Citer ce document / Cite this document :

Bourgois Philippe. Une nuit dans une "shooting gallery" . In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 94, septembre 1992. pp. 59-78.

doi : 10.3406/arss.1992.3026

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1992_num_94_1_3026

Abstract

A night in a shooting gallery

This ethnographic account presents the details of how heroin, cocaine and crack are bought, injected/smoked, and "enjoyed" on New York City's most dangerous streets. Although the narrative spans only one, intense ten-hour session, it builds upon the author's five years of participant-observation research among drug dealers. The details of the ethnographic observations and conversations during the course of the night evoke the structural contradictions of US society in the inner city and reveal the human cost -in the form of immediate personal suffering- of extreme levels of social marginalization. Furthermore, by situating himself as a white researcher violating apartheid and challenging the taboos around class and sobriety, the author documents the polarization of ethnic relations in the United States. The vacuum created by the breakdown of both the public and private sectors in inner- city communities has been filled by dynamic under ground drug economy This expanding illegal industry has spawned street culture of resistance or an ideology of opposition that contradictorily is central force in the devastation

Résumé

Une nuit dans une shooting gallery

Ce travail ethnographique explore de façon détaillée les pratiques des toxicomanes vivant dans les rues les plus dangereuses de New York, depuis l'achat de la drogue sous toutes ses formes jusqu'au plaisir final procuré par l'injection ou la fumée. Le récit ne porte que sur une nuit, mais il est constamment enrichi de l'expérience de cinq années d'enquête de terrain et d'observation participante parmi les dealers. L'abondance et la précision des observations et la restitution fidèle des propos échangés au cours de cette nuit permettent de rendre manifestes les contradictions structurelles des grands centres urbains américains et le coût humain de l'extrême marginalisation sociale, avec son cortège de souffrances. De plus sa position de chercheur blanc, forçant les barrières d'un monde inaccessible pour ceux qui n'appartiennent pas à la même communauté de race, de classe, et au même univers de la drogue, permet à l'auteur de faire l'expérience de la polarisation des relations ethniques aux Etats-Unis. Le vide créé, pour les communautés de l'innercity, par l'effondrement des secteurs de services public et privé a été comblé par une économie souterraine de la drogue pleine de dynamisme. Cette industrie illégale a donné naissance à une "culture de la rue", culture de résistance et "idéologie d'opposition" qui paradoxalement constitue une véritable force pour cette communauté qui s'auto-détruit.

PHILIPPE BOURGOIS

UNE NUIT DANS UNE « SHOOTING GALLERY »

Enquête

sur le

commerce

de la

drogue à

East

Harlem



Persée
BY:
\$
=
creative commons

Depuis 1985, je mène une recherche ethnographique sur l'« économie de la rue » dans East Harlem, à New York, où j'habite avec ma famille dans un immeuble en ruines et infesté de rats, juste en face d'une vaste cité HLM. Ma méthode de travail est classique : il s'agit d'observation participante sur le terrain, pratiquée au sein d'un réseau de jeunes et d'adultes qui prennent une part active à l'économie souterraine (essentiellement la revente de cocaïne dans la rue). J'ai ainsi passé des centaines de nuits dans la rue et dans des *crack houses* à observer des revendeurs-consommateurs et à enregistrer le récit de leur vie. Je leur ai également rendu visite à leur domicile, j'ai participé à des soirées et à des réunions plus intimes, allant du traditionnel dîner familial de *Thanksgiving* au réveillon du Nouvel an. J'ai interviewé l'épouse, l'amie, les frères et sœurs, la mère, la

grand-mère des *dealers*, et quand c'était possible, leur père ou leur beau-père afin de les situer dans leur cadre familial et communautaire¹.

East Harlem qu'on appelle également "El Barrio", est le "Harlem hispanisant" : un carré qui fait 200 numéros de côté dans le Upper East Side de Manhattan. La population y est à 40 ou 45 % afro-américaine, mais tout le monde, y compris ses habitants, considère que c'est le quartier le plus typiquement portoricain de New York. La plupart de mes interlocuteurs sont des migrants portoricains de la deuxième ou de la troisième génération nés à New York. D'après le recensement de 1980, 29 % de la population du quartier ont un revenu inférieur à 75 % du "seuil de pauvreté" tel que le définit le gouvernement fédéral ; la moitié n'atteint pas 125 % de ce seuil et 68 % ne disposent pas du double. Autant dire, compte tenu du coût très élevé de la vie à New York, que plus de la moitié des habitants de East Harlem font partie de ce qu'on appelle les "salariés pauvres" (*working poor*), si ce n'est des indigents. Une famille sur trois à East Harlem survit grâce à l'aide sociale et dans environ la moitié des foyers le chef de famille est une femme. C'est le quartier qui, dit-on, connaît le taux d'échecs scolaires le plus élevé des Etats-Unis. L'ironie du sort veut en outre que East Harlem jouxte le quartier résidentiel le plus riche de New York (souvent appelé "le quartier des bas de soie").

La pauvreté saute aux yeux quand on se trouve à Harlem, au beau milieu des immeubles abandonnés, des terrains vagues et des rues jonchées d'ordures. L'endroit où je vis est assez typique du quartier et je peux me procurer de l'héroïne, du crack, de la cocaïne en poudre, des seringues hypodermiques, de la méthadone, du valium, du PCP et de la mescaline dans un rayon de 100 mètres autour de chez moi. Malgré ce commerce actif et l'évidente crise sociale et économique qu'il reflète, la majorité de la population adulte de East Harlem rejette tota-

lement la drogue. La plupart des chefs de famille travaillent à temps plein, sans compter les heures supplémentaires, à des emplois déqualifiés et évitent toute activité illégale. Mais cette majorité, composée d'ouvriers classiques et de travailleurs pauvres, a perdu le contrôle de la rue et a baissé les bras. Beaucoup d'habitants, surtout parmi les vieux, en sont réduits à vivre dans la terreur : ils ne s'aventurent dehors que de jour et s'enferment à triple tour la nuit.

Le texte qui suit est une première mise en forme, donc provisoire, d'un ensemble de notes de terrain relatant une expédition de nuit dans une *shooting gallery*². Cette expérience m'a tout particulièrement fasciné dans la mesure où les *shooting galleries* m'avaient toujours été interdites. Les *crack houses* où je passe la plupart de mes nuits sont fréquentées par une clientèle plus jeune, essentiellement hispanique, qui très souvent ne s'estime pas vraiment droguée, malgré une absorption quotidienne, diurne ou nocturne, de stupéfiants. Ceux qui fréquentent les *shooting galleries* traditionnelles de New York sont des héroïnomanes en piteux état et "plus mûrs". La *gallery* à laquelle j'ai eu accès se trouve être exclusivement afro-américaine. Mes amis qui consomment et revendent du crack ne mettraient jamais les pieds dans ce type de lieu. Bien que beaucoup parmi eux se fassent des lignes d'héroïne, ils prennent soin de cacher ce recours aux opiacés. Les drogués des rues qui s'injectent de l'héroïne ou de la cocaïne et fréquentent les *shooting galleries* sont au niveau le plus bas des hiérarchies complexes qui structurent l'économie souterraine. Les pages qui suivent relatent un moment de la vie de drogués qui n'hésitent pas à s'afficher comme *junkies*.

20 ans de 1973

Je suis enfin allé dans une shooting gallery la nuit dernière. C'est une usine folle qui fabrique à la chaîne des séropositifs tout neufs. Nous avons passé deux "portes" dans un

immeuble d'une cité HLM abandonnée, détruit par un incendie, depuis longtemps sorti des rôles de l'impôt et dont la pluie traversait les charpentes brûlées. C'était une nuit de mars ; la bruine se changea, vers le matin, en neige fraîche, propre et blanche.

L'achat (*copping*)

Avant de se rendre à la *gallery*, Mickey-le-Blanc (White Mickey) devait se procurer deux paquets de drogue. C'est pour cette raison qu'il a consenti à me laisser le suivre : c'était moi qui payais. Il s'agissait à vrai dire d'un acte de charité thérapeutique. J'étais en train de prendre l'air sur la terrasse de mon immeuble, quand Mickey était venu me voir, se plaignant de n'avoir rien pris depuis le matin de bonne heure alors qu'il était bientôt minuit. Sa toux caverneuse et la grimace douloureuse de son visage exprimaient sa fureur d'avoir mal dans les jambes (c'est par des crampes dans les membres inférieurs que se manifeste d'abord sa dépendance physique). A mes mots sceptiques sur sa toux, il promit dès qu'il irait bien (c'est-à-dire dès qu'il se serait injecté la dose d'héroïne dont il avait besoin), d'aller au Metropolitan

1 - Voir notamment P. Bourgois, *Homeless in El Barrio, USA : La vie d'un dealer portoricain de Harlem, Actes de la recherche en sciences sociales*, 93, juin 1992, pp. 59-68, et A la poursuite du rêve américain, *Les Temps modernes*, 548, mars 1992, pp. 133-161. L'auteur souhaite remercier ici les institutions qui l'ont aidé dans sa recherche : The Russell Sage Foundation, The Harry Frank Guggenheim Foundation, The Social Science Research Council, The National Institute on Drug Abuse, The Wenner Gren Foundation for Anthropological Research et The United States Bureau of the Census.

2 - Le terme *shooting gallery* renvoie dans l'anglais courant à un stand de tir ; ici, il désigne par un jeu de mots un lieu, souvent abandonné, où se réfugient des drogués sans domicile fixe et où d'autres viennent simplement "se shooter" (NdT).

Hospital (l'hôpital municipal de East Harlem) pour faire soigner sa pneumonie.

Nous sommes d'abord allés jusqu'à la 107e rue, en face de l'école publique n° 108, établissement primaire où sont logés les bureaux qui gèrent l'enseignement public de East Harlem, à côté d'une immense carcasse d'immeuble abandonné qui abritait jadis un collège. La 107e rue est un *copping corner*³, ou lieu d'achat, bien connu à New York, où les drogués font docilement la queue pour se procurer ce que réclame désespérément leur corps⁴. La rue alentour grouillait de flics : pas moyen d'acheter tranquillement dans les parages. Une voiture de police attendait sur la 4e Avenue et une autre roulait lentement dans notre direction. Une espèce de type maigre et décharné, tenant à la fois du défoncé au crack et du *junkie*, nous glissa que *Kickin* (la marque d'un réseau local d'héroïne) "travaillait" et que le *shit* arrivait, que ça "fumait". Mais les lieux étaient vraiment trop "chauds" pour que nous soyons "servis" : la deuxième voiture de police était *bajando* (se dirigeait vers nous). Les guetteurs, des jeunes immigrés portoricains de la seconde génération nés à Harlem, donnaient l'alerte, avec cet accent *jibaro* (campagnard) folklorique, qui roule les "r" à la française : *carro feo bajando, bajando carro feo !* ("y a une sale bagnole qui s'amène").

Nous avons soigneusement maintenu notre allure pour éviter d'offrir aux occupants de la voiture de patrouille une excuse pour nous fouiller. Nous avons simplement continué de marcher (peut-être un peu trop vite) tête baissée (peut-être un peu trop bas), les bras ballants (d'un mouvement légèrement trop ample et trop rapide), et nous avons dépassé la voiture des flics en faisant comme si nous ne l'avions pas remarquée. D'autres sifflements et d'autres *baranjo* faisaient faire demi-tour à d'autres *junkies* en manque au

coin de la 3e Avenue, avant qu'ils ne se dirigent vers la 4e Avenue et n'approchent du secteur de vente. Nous étions déjà trop engagés en direction de la 4e Avenue et trop visibles pour rebrousser chemin au moment de l'alerte. De plus, comme me le murmura Mickey, à part sa "pompe" (sa seringue hypodermique) cachée dans sa ceinture, nous étions *clean* (sans drogue).

Toutefois, ce fut un de ces moments de suspens lourds de conséquences que je déteste particulièrement : les flics se dirigent vers moi dans un secteur de vente connu et, moi, je corresponds malgré tout au profil du drogué du simple fait que je suis blanc et que je me promène en pleine nuit dans East Harlem. Si je tourne les talons et si je m'éloigne trop vite de la voiture qui arrive, les flics risquent d'accélérer, d'allumer le gyrophare, de faire hurler leur sirène, de sauter de bagnole, de me fouiller et de m'injurier copieusement : "Petit blanc de merde, qu'est-ce que tu fous là ?... etc., etc.". Si je continue d'aller droit vers eux, je risque de me jeter sans défense dans la gueule du loup, de me faire fouiller, tabasser et sermonner de façon humiliante. Etre blanc et se promener dans "El Barrio", surtout la nuit, c'est pour certains de la provocation. Cela met hors d'eux des flics frustrés, blancs eux aussi, et qui meurent d'envie de se venger sur les exclus des rues, ces bons-à-rien et ces drogués qui vivent grâce à leurs impôts et qu'ils perçoivent comme des parasites indirectement responsables de la maigreur de leur salaire.

Pour tout arranger, Mickey manquait de transformer en bagarre un échange (un peu trop long) avec un clochard-"rabatteur" maigre comme un clou. Ce "rabatteur" était un *junkie* délabré typique, récemment reconverti au crack⁵, et de ce fait réduit à traîner dans les égouts près des zones de vente (*copping corners*) dans l'espoir de décrocher quelques sous pour assouvir sa soif de crack

en travaillant comme guetteur bénévole ou comme revendeur d'occasion. Le drogué courait presque pour rattraper notre allure rapide (à cause de la police), il essayait de nous soutirer un dollar, sans doute en arguant qu'il nous avait averti que *Kickin* était "ouvert", que la qualité et le "poids" (la quantité de poudre dans les paquets) étaient bons, mais que les flics étaient *bajando* (en vue). Il avait également désigné l'équipe habituelle de revendeurs regroupés au bout de la rue, près de la 4e Avenue, et qui nous aurait ravitaillés si le champ avait été libre⁶.

Mickey commit l'erreur de ne pas l'ignorer. Un peu brutalement, probablement furieux de se faire accoster parce qu'il était blanc, alors qu'il est lui-même un accro "dur" et débrouillard, il riposta qu'on était "OK" et qu'on avait "pas de fric en rab". Le camé ne s'était probablement pas encore résigné à son statut de mendiant au bout du rouleau, car il se mit à parler d'une voix forte, sur le

3 - Les toxicomanes de New York utilisent le verbe *to cop* pour désigner l'achat de drogue dans la rue.

4 - Le magazine *National Geographic* de mai 1990 l'a rendu célèbre en publiant une photo prise de nuit au téléobjectif.

5 - Le crack est de la cocaïne dissoute dans de l'eau chaude, additionnée de bicarbonate de soude puis refroidie de façon à former un solide qui a l'allure d'un petit caillou.

6 - Le commerce de rue repose sur des équipes de trois "employés" ou plus, comprenant un ou deux guetteurs qui rabattent aussi les clients et un vendeur (appelé *pitcher*, c'est-à-dire "lanceur", terme emprunté au baseball) qui livre la marchandise et "sert" les clients. Il y a aussi un "coursier" (appelé *runner* : "celui qui court", autre terme de baseball), chargé de transporter les lots de drogue des appartements où elle est "travaillée" (c'est-à-dire coupée et emballée) jusqu'à la rue. Pour des raisons évidentes, une fois qu'il a livré sa marchandise et récupéré l'argent, le coursier doit quitter le quartier au plus vite. Cependant, beaucoup de coursiers vivent dans la rue et n'ont d'autre endroit où aller, si bien qu'ils y traînent et se font souvent inutilement arrêter.

ton du New-Yorkais du ghetto blessé dans sa fierté, à la fois agressif et sur la défensive : "Je déteste quand les gens croient que je suis une merde. Je t'ai demandé quelque chose ?".

J'accélérai encore le pas, en espérant, au cas où cet épisode inutile dégénèrerait, que le mendiant se rendrait compte que je n'étais pas vraiment avec Mickey et que je n'avais pris aucune part directe à cet affront (*dissing*)⁷. J'étais également surpris et exaspéré de voir un *junkie* chevronné comme Mickey commettre une erreur aussi grossière pour quelqu'un qui connaît bien la rue. Après tout, quand un *junkie* portoricain galère au point de devenir un mendiant si démolé qu'il ne peut plus se faire embaucher comme "rabatteur" par les réseaux locaux de revendeurs d'héroïne que contrôlent les Dominicains, tout ce qui lui reste c'est une fierté agressive à l'égard des *junkies* blancs. Il n'y a que les perdants les plus "durs" pour ne pas trouver à se faire embaucher dans l'économie de la rue actuellement, étant donné le marché artificiellement réduit dont disposent les revendeurs depuis que les media et les politiciens américains ont "découvert" le problème de la drogue, la multiplication des rafles de police ayant eu pour effet de faire monter en flèche les salaires et les profits des *dealers*.

Je n'arrive pas à comprendre comment un drogué aussi délabré que celui qui nous harcelait ce soir-là peut ramasser suffisamment d'argent pour faire survivre un esprit et un corps saccagés par l'héroïne, le crack, le vin et tout ce que des pièces de cinq et dix cents (50 centimes) lui permettent de s'injecter dans les veines. Comme pour nous démontrer une fois de plus son indignité, le mendiant-revendeur, faisant fi de toute fierté et oubliant sa colère de tout à l'heure, tendit une fois encore la main, suppliant qu'on lui donne de la monnaie pour "se faire un paquet", affirmant qu'il lui fallait "encore 50 cents" pour atteindre les

dix dollars tout ronds que coûte le plus petit paquet d'héroïne à New York. Mickey plongea la main dans sa poche et y trouva une misérable pièce de cinq cents ; je tentai d'en faire autant, mais ne sortis, avec maladresse, qu'un ticket de métro, ce qui ne fit que confirmer que j'étais riche et extérieur au milieu.

Après avoir dépassé la voiture de police, Mickey et moi ralentîmes le pas : nous ne savions plus très bien où continuer notre quête d'héroïne (qu'on appelle encore *dope*, *dee*, *manteca* (graisse), *tecata*, *beb-Ron*, *bab-Ron*, *Hab-row-in*). Où aller, par une température approchant zéro degré, sous la pluie qui venait de se mettre à tomber, avec de l'argent en poche, mais sans "marchandise", dans ces rues "brûlantes" (pleines de flics) ? Imaginez, pour couronner le tout, le "manque", c'est-à-dire ce besoin fou de *shoot* de Mickey qui sentait son corps se décomposer sous les douleurs aiguës de la fièvre et de l'angoisse qui minaient son cerveau, sans parler de la pneumonie et de la toux dissimulées sous ce besoin immédiat de drogue.

Puis, vlan ! En cet instant de cauchemar, une lueur d'espoir, une aide surgit, d'un des coins très sombres de la rue - comme toujours dans de tels moments. C'est la magie des rues du ghetto de New York, aux ressources inépuisables. Apparue de nulle part, voilà qu'une femme émaciée nous souffle, à l'abri d'un pilier couvert d'affiches et de graffiti appartenant à l'ancienne école et juste assez loin de la voiture de police qui s'attardait au coin de la rue pour ne pas être entendue : "Il y a du *Sun Shine* sur la 104e, dans le Parc".

Nous n'avons pas osé nous arrêter, de peur qu'elle aussi nous demande une pièce de monnaie. A vrai dire nous avons fait tous les deux semblant de n'avoir rien entendu. La pauvre femme était probablement plus en manque que Mickey, et traînait là, en manque de crack, dans un quartier de vente pour *junkies*

assiégé par la police, à faire la manche pour essayer de s'en sortir. En réalité, elle mendiait en offrant aux passants une fellation pour trois dollars. Une "paumée" de 19 ans m'avait ainsi supplié quelques semaines plus tôt dans l'ascenseur de la cité HLM Jefferson, de sa voix profonde et rauque : "S'il te plaît ! Laisse-moi te sucer pour deux dollars ! Je te promets que j'avalerais tout".

Je n'étais même pas tout à fait sûr que Mickey avait entendu la harpie défoncée au crack, ni de l'avoir vraiment entendue moi-même ; mais avant que j'aie le temps de m'en rendre compte, nous étions sur la 4e Avenue, en route vers Kennedy Park, de ce pas rapide, sûr et déterminé, un peu sautillant qu'ont les drogués-qui-vont-faire-leurs-courses. C'est ce que les *junkies* appelaient autrefois "faire ses affaires" (*taking care of business*)⁸. Mickey reprit son allure souple et pressée, faisant semblant de nous guider, comme s'il savait de quoi il retournait, et comme si la prostituée ne nous avait rien dit. Il voulait justifier les 20 dollars d'héroïne que je lui avais promis et mettait son point d'honneur à contrôler les événements, du moins à en donner l'apparence.

En arrivant à l'entrée du parc, soulagé de voir l'attroupement (révélateur) des *junkies* en train d'acheter frénétiquement, Mickey me demanda l'argent pour s'acheter ses deux paquets. Cette fois-ci, je refusai. La semaine passée, je l'avais laissé

7 - *Dissing* ou *to dis'* est une contraction de *to disrespect* et désigne toute action ou parole impliquant une atteinte à l'honneur (voir P. Bourgois, "Searching for Respect : The New Service Economy and The Crack Alternative in Harlem", communication au Colloque *Pauvreté, immigration et marginalités urbaines dans les sociétés avancées*, Paris, Maison Suger, 10-11 mai 1991).

8 - E. Preble et J. Casey, *Taking care of business : the heroin user's life on the street*, *International Journal of Addictions*, 4, 1969, pp. 1-24.

s'éloigner en plein jour avec mon billet de 20 dollars dans des conditions similaires (il était en manque et il devait m'emmener voir une *shooting gallery*), et il s'était aussitôt enfui en prétextant que les flics étaient à ses trousses. Cette fois donc, je gardai mon billet de 20 dollars en main et je m'avançai jusqu'au milieu du groupe qui attendait pour acheter. J'étais décidé à ne pas me faire arnaquer une seconde fois par Mickey ; je préférais courir le risque de me faire casser la figure par un *junkie* en manque ou de me faire arrêter par une soudaine descente de police. Les ratissages féroces, organisés par le nouveau maire dans le cadre de sa campagne anti-drogue ultra-moralisatrice, ont fait passer à trois jours le délai d'attente à l'ombre avant que l'affaire ne soit déferée devant un juge de la ville. 72 heures, voilà qui permet certainement bon nombre de coups ou de viols de groupe à l'encontre du Blanc de service - il faut savoir que les Blancs ne représentent guère que 8 % des détenus des prisons de New York.

Le "rabatteur" nous fit nous mettre en file indienne le long d'un grillage à l'autre bout du terrain de jeu. J'étais soulagé de voir que tout était bien organisé ; tout le monde restait en rang ; nul personnage douteux et autonome ("rabatteur", mendiant ou prostitué) ne venait compliquer la situation. On était là strictement pour des "affaires" sérieuses. Une douzaine d'entre nous montraient des signes d'impatience en s'interpellant les uns les autres : "Tu l'as essayée ? C'est de la bonne ? Ça marche ? Y a combien de temps ?". Questions que seuls les mots *Eso te arregla* ("l'auras ce que tu cherches") pouvaient satisfaire. Le mec derrière moi se mit à rouspéter parce que les deux gars en début de file n'en finissaient pas de se faire "servir". Ils étaient en train d'acheter deux "lots" et mettaient du temps à compter les paquets et l'argent (chaque lot comporte dix paquets à

dix dollars). Un autre se plaint d'une voix geignarde qu'il devrait y avoir une autre queue séparée pour ceux qui font des achats en gros.

Ainsi, sur la 107e rue, aux heures d'affluence, on organise une queue pour les *junkies* qui achètent pour leurs besoins personnels et une deuxième pour les "gros calibres" (*big timers*) qui s'approvisionnent en grosses quantités. Les rabatteurs annoncent : "Qui veut un lot ou plus ? les lots, les lots, par ici !". Nous autres, dans la queue des *junkies* fauchés, on attend notre tour comme des *hoi polloi* de base. Il arrive qu'on ne vende que des lots. Auquel cas on vous crie, "Des lots seulement ! Seulement des lots !", quand vous vous arrêtez dans les lieux de vente, à la recherche d'un revendeur en activité. Ceci oblige la masse des *junkies* mal en point qui ne peuvent s'offrir que deux ou trois paquets au maximum à tourner en rond en attendant que les dealers veuillent bien "ouvrir" une queue pour la vente au détail. D'abord un "rabatteur" apparaît, qui commence à crier aux gens de s'aligner : "Un par un ! Un par un ! Allons ! Allons !". Les *junkies* foncent littéralement sur celui qui apporte la bonne nouvelle, en se bousculant pour avoir une place, au point qu'ils renversent parfois le "rabatteur" qui, invariablement, s'emporte et menace de ne rien vendre tant que l'ordre ne règne pas. Il (ou elle : ce peut être une fille) gronde les *junkies* comme des enfants dissipés jusqu'à ce que même ceux qui attendent sagement dans la queue se disent les uns aux autres en marmonnant : "Allons ! En rang ! Du calme ! Allons ! Tenez-vous tranquilles !". Un dimanche après-midi, sur un terrain de jeu du Bronx, j'ai vu un "rabatteur" bondir sur une table de camping pour dominer un groupe confus d'environ 25 *junkies* impatients et leur hurler avec dédain : "Un peu d'ordre !".

Une fois que l'ordre est rétabli, voilà que d'un pas nonchalant arrive

le *pitcher* (vendeur), qui s'arrête à la hauteur du "rabatteur" et qui répète à voix basse : "Combien ? Combien ? Préparez votre fric". Souvent le vendeur apparaît tout à coup à l'autre bout de la queue, histoire de punir les clients les plus gourmands qui ont poussé tout le monde pour arriver au premier rang. D'autres fois un second vendeur arrive en courant et commence à vendre aux derniers alignés, si bien que la queue se scinde en deux. Juste avant minuit, lors du réveillon 1990, en face des bureaux des écoles du quartier, à la hauteur de l'école n° 108, on ne vendait que des lots entiers ; il y avait tant de *junkies* qui tournaient en rond avec angoisse parce qu'ils en voulaient moins, qu'une femme blanche tenta de nous faire réunir notre argent pour acheter un lot en commun. Personne ne faisait assez confiance aux autres et il fallut attendre que les "rabatteurs" viennent organiser une autre file pour les demandeurs de paquets au détail. Cette nuit-là, le "poids" dépassait la quantité habituelle du double. Je pensais que c'était peut-être une sorte de cadeau de Nouvel an, mais plusieurs *junkies* expérimentés eurent tôt fait de me détromper - c'était un accident : "Ceux qu'ont fait les paquets étaient probablement défoncés, ils ont pas fait attention".

Mais ce soir, l'abominable râleur derrière moi se révéla avoir raison. Après avoir servi trois autres clients, le *pitcher* n'avait bien évidemment ("tu m'étonnes") plus rien à vendre. Alors qu'il ne restait plus que trois personnes devant moi, il s'éloigna ; je restai patiemment à ma place dans la queue avec la douzaine de personnes qui attendaient derrière moi. Enfants, cela nous aurait valu des bons points de notre maîtresse d'école. Ces exclus du lycée -ou même du collège- doivent tous avoir été depuis longtemps repérés pour leur "comportement à problèmes". Pour la plupart, ils ont été relégués dans les sections de transition et dans

les classes dites d' "éducation spécialisée" destinées aux enfants mentalement et affectivement "handicapés", mais ici, dans la rue, ces *junkies* en manque démontraient par leur comportement poli avec quelle facilité ils savaient supporter la discipline. Le vendeur fit environ 50 mètres vers le centre du terrain de sport, pour retrouver dans l'ombre deux autres gars - les "coursiers". Ceux-ci ramassèrent l'argent en échange d'un supplément de drogue ; ils étaient visiblement moins effrayés par la police que par l'idée que l'un d'entre nous tente de les dévaliser. L'un des guetteurs s'approcha pour nous donner des ordres inutiles et chasser deux badauds, dont Mickey. "Ici, on vend, si vous n'achetez pas, fichez le camp ! Allons, allons ! Ici, on achète et on se tire ! On achète et on se tire !". A ce moment précis, en sus du rôle de guetteur, il jouait celui de garde-chiourme et s'assurait qu'aucun de nous ne tramait un hold-up.

Comme il bruinait, un type est apparu pour nous vendre des parapluies, espérant profiter de cette accumulation exceptionnelle de liquidités : il proposait d'adorables petits parapluies pliants de couleur vive pour "seulement deux dollars ; deux dollars. Pour celle qui vous attend à la maison. Venez voir. Des comme ça, c'est 17 dollars dans les magasins". Il en vendit effectivement un ; mais, là encore, le guetteur-garde-chiourme vint le chasser brutalement, un peu comme le Palestinien qui tient la pizzeria à côté de chez moi met à la porte les SDF puants, ivrognes ou drogués qui tentent de vendre chez lui des objets volés ou ramassés dans les poubelles. Et l'on dit que l'économie de East Harlem manque de dynamisme ou que les Noirs et les Portoricains n'ont pas "l'esprit d'entreprise" ! Toute cette activité commerciale, vente, achat, arnaque, se déroulait vers minuit sous un crachin froid et pénétrant d'un soir de mars. De pleines poignées d'argent circulaient dans les

maines de ces hommes maigres et malades, en baskets usées, à la recherche d'un soulagement psychique, n'en déplaie au bureau des statistiques qui proclame que ce parc est encerclé par un quartier qui affiche l'un des taux les plus élevés de pauvres, d'assistés sociaux et de misère généralisée de tout le pays.

Le *pitcher* finit par revenir nous prévenir : "C'est fini, c'est le dernier lot. Après il n'y a plus rien. Faites vos achats maintenant !". Les gens derrière moi grognèrent d'inquiétude. Le timbre impuissant de leur voix laissait poindre un ton de menace comme par réflexe. J'imagine qu'il exprimait ce qu'avait été leur vie depuis tout petits : la manière la plus efficace d'obtenir ce dont on a désespérément besoin, c'est de recourir ne serait-ce qu'à l'ombre d'une menace, surtout si ce que vous recherchez procure un plaisir sans mélange, sauve d'une douleur physique et affective sans borne. Je m'aperçus brusquement que je m'étais joint au chœur des grognements, des plaintes agressives, des soupirs, des jacassements méprisants et des exclamations de terreur déclenchés par le type famélique en tête de file qui comptait une grosse liasse de billets de dix dollars, menaçant une fois de plus de mettre la "maison" à sec. Nous étions une bonne quinzaine, en file le long de la palissade qui nous séparait du vendeur : "Allez mec, grouille-toi ! Laisse-z-en pour moi ! Qu'est-ce qu'il fout ce Nègre (*nigger*) ? Les achète pas tous. J'en ai besoin que de deux !". Un faux sentiment de sécurité m'envahit, alors que j'attendais, debout dans le crachin glacé à minuit en plein Kennedy Park, au coin de la 104e rue et de la 4e Avenue. Avant que j'aie le temps de dire "ouf", le vendeur me demanda à travers les mailles du grillage : "Combien ?". Son regard ne rencontra pas même le mien : il fixait sa poignée de petits paquets rectangulaires en plastique transparent semi-opaque, où se détachait clairement un cachet à l'encre

rose : les mots *Sun Shine* étaient recouverts de scotch, juste ce qu'il fallait pour prouver que le paquet n'avait pas été "percé"⁹.

Je fourrai mon billet de 20 dollars au travers du grillage en répondant avec la sécheresse de mise : "deux" et je pris les paquets sans vérifier le cachet pour "me tirer" -très soulagé- vers Mickey, qui, au mépris des exhortations du "rabatteur-garde-chiourme", n'était guère qu'à dix pas de là, retenant presque son souffle. Par peur des flics, je mis les paquets dans ma ceinture, dans un double pli de ma chemise, en essayant d'avoir l'air de rajuster ma braguette plutôt que de cacher des stupéfiants, pour le cas où ils seraient en train de nous observer d'un toit voisin avec des jumelles pour voir la nuit ou -ce qui est plus probable- pour le cas où un *junkie* en manque doté d'un oeil d'aigle déciderait de s'attaquer à ce Blanc tout maigre qui s'avère ne pas être un flic en civil.

Dès qu'il réalisa que j'avais la drogue, qu'il était au bout du tunnel, Mickey devint un autre homme, plein de confiance, d'énergie et d'efficacité : un vrai "businessman". En roulant des épaules, du pas rapide et déterminé propre aux *junkies* qui "font leurs affaires", nous nous éloignâmes. Il me fallait presque courir pour le suivre. Il s'assura que j'étais informé qu'il me faudrait payer

9 - Le ruban adhésif qui couvre le cachet ne sert pas seulement à fermer l'enveloppe. Il évite également que des revendeurs drogués ou gourmands ne prélèvent, ni vu ni connu, une quantité infime de poudre dans chaque paquet, ce qui s'appelle "percer" les paquets (*tapping the bag*). Quand on enlève le ruban pour ouvrir l'enveloppe, on arrache en même temps un peu d'encre ; de sorte que l'on peut repérer si le paquet a déjà été ouvert. C'est ainsi que le frère d'un ami, héroïnomanie de la vieille école, se fit prendre par son patron. On dit que ce dernier promettait de lui briser les jambes, mais, avant qu'il ne le retrouve, notre homme aboutit à l'hôpital, puis en prison à la suite d'une bagarre de rue sans aucun lien avec cette affaire.

deux dollars pour entrer dans la *shooting gallery*, "même si tu ne te shootes pas".

Nous traversâmes un terrain vague jonché de gravats qui couvrait l'espace d'un pâté de maisons dominant sur la 124e et la 125e rue entre la 3e et la 4e Avenue, en face des Boricua *projects*, quatre tours de HLM qui abritent 2 000 familles. En plein milieu, un immeuble abandonné de cinq étages avec un trou béant côté cour. Sans modifier son allure, Mickey sauta au-dessus des décombres, s'engagea dans une espèce de puits peut-être dû à l'effondrement de l'escalier menant aux caves, avant de se faufiler dans un trou noir ouvert dans le mur, en baissant vivement la tête, sorte de percée irrégulière et déchiquetée comme si quelque chose avait violemment percuté le mur de ce solide immeuble de brique. Nous nous redressions dans l'obscurité de ce qui avait probablement été un angle du hall de l'immeuble, quand Mickey me fit éviter le trou laissé par une plaque de marbre cassée et tombée trois mètres plus bas, dans les caves. Il me murmura aussi quelque chose comme : "Souviens-toi, tu es mon frère", me rappelant une fois de plus que ma peau de Blanc me reléguait automatiquement au rang de paria-flic-en-civil dans le système de classement de la rue. Je protestai : "Oh, disons plutôt cousin" tout en sachant qu'il avait raison : "Tous les Blancs se ressemblent. Pourquoi on serait pas frères ?".

Au-dessus de nos têtes, je distinguais vaguement les contours d'un escalier calciné, mais Mickey ne me laissa pas le loisir de l'admirer ni même d'habituer mes yeux à l'obscurité car il se dirigeait avec entrain, en sautillant comme un *junkie* "qui-va-enfin-se-shooter-deux-doses-de-drogue", et plongea dans l'ombre sur notre gauche pour atteindre un autre trou béant dans le mur de brique, ouvrant sur ce qui fut jadis un appartement au rez-de-chaussée. Si son

adrénaline affluait autant que la mienne, c'était par pure anticipation du bonheur, pas par peur. Il avait un besoin fou du soulagement auquel il se préparait et n'avait aucun scrupule à transcender les frontières taboues de l'apartheid américain, il le faisait avec une ferveur et une joie de mendiant.

Avant que j'aie le temps de réagir, j'entendis que l'on frappait, puis une voix : "C'est moi, Mickey. Mickey-le-Blanc. Avec un ami." Je ressentis un soulagement d'avoir été désigné comme ami, non comme frère ou cousin, alors qu'à mon tour je baissais la tête pour passer sous l'ouverture en brique et me glissais de biais de l'autre côté de la planche de contreplaqué qui servait à obstruer le passage. Immédiatement ou presque, j'oubliai mon inquiétude, ma crainte de devoir expliquer qui j'étais, à savoir ni un flic ni un *junkie*, car le chef du refuge (on l'appelait Doc) se montra ravi d'avoir deux clients de plus ; peu lui importait qu'ils soient noirs ou blancs. De surcroît, se fiant à son sens sous-prolétarien de la débrouille (*bustling*), Doc était attentif à m'aider à me sentir à l'aise parce qu'il supposait qu'il construisait ainsi les bases d'une relation durable avec une nouvelle victime. Il se présenta tout de suite en lançant d'une voix chaleureuse : "Bienvenue chez moi !" et m'invita séant à m'asseoir sur l'une des quatre chaises autour de la table posée au milieu de la pièce où traînaient des vestiges de drogue. Un semblant de chaleur se dégageait du feu qui crépitait sur le sol à l'autre bout.

Mickey n'avait besoin d'aucune explication et n'y prêtait guère d'attention. Il était tellement obnubilé par son *shoot* imminent et le bien-être qu'il en retirerait, qu'il avait déjà pris une cuiller sur la table et tendu la main vers moi pour que je lui donne la drogue, tout en prévenant Doc qu'il n'avait pas besoin de la "pompe maison" avant même que ce dernier ne la lui propose. Je crois

qu'à ce moment-là il salivait, transpirait et pétait d'impatience. Sur la défensive, je sortis les quatre billets froissés de un dollar que j'avais tout prêts dans la poche et je les étalai sur la table sous les yeux de Doc, mais ce dernier souriait déjà.

Quelques piqûres d'héro et de coke

La table était jonchée d'un fatras de sachets transparents ayant contenu de l'héroïne et de sacs en plastique vides de coke. Doc s'informa de ce qu'on avait acheté, énumérant sans attendre notre réponse les noms de la marchandise qui ce soir-là était de bonne qualité -DOA, Rambo, Lambada, Energie Pure¹⁰-, de ce qui se vendait, des endroits où les flics faisaient chier. Alors, nous avons ajouté ce que nous savions à cet ensemble d'informations logistiques pour qu'il en fasse part au prochain client : "*Kickin* vend sur la 107e, mais il y fait bigrement mauvais ; et *Sun Shine* à Kennedy Park vient de fermer". J'étais un peu déçu de m'entendre résumer en moins d'une

10 - Le sigle DOA (*Dead on Arrival*) est utilisé par les services des urgences aux Etats Unis pour désigner les individus décédés avant leur arrivée à l'hôpital. Voici d'autres "marques" ou "noms" de drogue relevés au cours de mon travail sur le terrain, (qui associent Hollywood et la culture des rues) : Mandela, Latin Power, Kaddafi (bader Lybien), Terminator, Goodfella (références au cinéma hollywoodien sur la mafia), The Joker (d'après le rôle de Jack Nicholson dans *Batman*), First Power (d'après un film d'horreur célèbre), 007, War, Fat Boy, Moonwalker, Dream Child, Solid Gold, Dollar Bill, COD (*Charge on Delivery*, formule américaine qui veut dire "payable à la livraison"), Bad Medecine, Poison, Suicide, Fly High, KO, New York-New York, Black Rain, Fire (prononcé *Faah ya*), Happy Land (nom d'une boîte de nuit du quartier du South Bronx à New York où 84 personnes périrent dans un incendie criminel en janvier 1990), etc.

phrase nos deux heures de course effrénée après le bonheur.

J'étais maintenant assis mais je n'avais pas encore identifié les deux autres formes emmitouflées et recroquevillées de l'autre côté de la table quand, soudain, on frappa de nouveau à la "porte" en contreplaqué. "Slim" et son ami "Flex" firent leur entrée en s'ébrouant et en tapant des pieds pour se débarrasser de la brume glaciale comme sur le seuil d'une maison douillette et chaude. Ils auraient tout aussi bien pu étirer les bras et soupirer : "Comme c'est bon de rentrer enfin chez soi !". En fait, pris par l'atmosphère accueillante, je me levai presque sans réfléchir et dus me retenir de tendre la main pour saluer à la française. Je ne fus guère surpris quand Slim passa devant moi en se dirigeant vers les deux dernières chaises libres et en me parlant familièrement comme s'il me connaissait bien. Il dit en se plaignant qu'ils avaient fini la marchandise juste deux clients après moi, alors qu'il était le troisième après moi dans la queue. C'était la faute au "p'tit mec" derrière moi qui en avait acheté de trop.

Il me fallut quelques minutes pour réaliser que je devais la familiarité amicale et geignarde de Slim à notre attente commune dans la queue le long du grillage. C'était l'une des voix âpres et menaçantes qui s'élevaient dès que quelqu'un achetait plus de deux paquets. Slim était resté en rade sans sa "potion". Mais il avait trouvé autre chose au coin de la 120^e rue et de la 4^e Avenue, et là il avait rencontré Flex qui, assis à côté de lui, sortait maintenant sa shooteuse et, tout à son attente, versait la précieuse poudre des paquets intacts de DOA dans une cuiller disponible.

Doc demanda à Mickey s'il avait besoin d'un garrot. Je n'avais même pas vu Mickey remplir sa seringue d'eau dans un récipient en plastique sans couvercle placé sous la table, expulser cette eau au milieu du petit

tas de poudre blanche au fond de la cuiller qu'il avait coincée sur le bord de la table, chauffer le tout au-dessus de la bougie pour être sûr que tout était bien dissous et y jeter un minuscule bout de filtre de cigarette pour arrêter les particules restantes qu'il avait déjà aspiré la solution dans la seringue. Zut ! Un travailleur social spécialisé dans le sida m'avait demandé de noter comment les *junkies* de New York partagent leur eau sale. Une fois de plus, le message anti-sida à X millions du gouvernement fédéral à l'intention des utilisateurs de drogue ("Ne partage pas l'eau") s'avère sans objet, parce que les *shooting galleries* ne possèdent ni eau courante, ni électricité, ni récipients propres. Les drogués lavent ensuite leur seringue pleine de sang là où ils ont pris l'eau de la piqûre et ils partagent leur "marmite" (la cuiller pour dissoudre l'héroïne) et leur "coton" (le filtre ou le morceau de vrai coton hydrophile servant à récupérer les particules non dissoutes).

C'est à peine si je remarquai le refus énervé que Mickey opposa à l'offre faite par Doc de lui tenir son garrot alors qu'il remontait sa manche pour découvrir un avant-bras blanc portant une longue ligne de points rouges. Avant même que j'aie le temps de regretter de ne pas avoir observé les opérations préalables, Mickey avait presque fini son "shoot". Il ferma le poing plusieurs fois pour faire ressortir les veines et piqua une veine tout près de l'artère du poignet, juste à côté de la dernière marque rouge laissée par d'autres piqûres. Quand l'aiguille se trouva à deux ou trois millimètres de la surface de la peau, il remonta le piston avec son pouce pour s'assurer que le sang envahissait le corps de la seringue, signe que la pointe de l'aiguille est bien dans la veine, qu'elle ne l'a pas simplement transpercée ou qu'elle n'a pas glissé dessus pour se planter dans la chair qui l'entoure. Si celui qui se pique ne respecte pas les mesures de pruden-

ce élémentaire, il peut arriver que les tissus graisseux autour gonflent et deviennent douloureux, et, pire encore, le *junkie* impatient manquera la première montée de plaisir (ou de soulagement, selon les habitudes du *junkie* et la quantité de drogue injectée) qui survient au moment où la précieuse solution d'héroïne, inoculée avec succès dans un vaisseau sanguin rapide, fonce en quelques secondes vers le haut du bras, passe dans le cœur, puis dans le cerveau pour atteindre sa cible. Littéralement en quelques secondes, pratiquement sans aucune pause, je vis Mickey redescendre son bras de chemise, et, confortablement installé, savourer le fruit des deux dernières heures passées à courir et à me bousculer sous la pluie pour obtenir deux paquets de drogue et une séance gratuite à la *shooting gallery*. Il avait de toute évidence trouvé le bien-être. Il ne s'était pas fait avoir, la marchandise était de qualité. Pour une fois il venait de faire quelque chose dont il ne pouvait pas se plaindre. Il en était presque surpris et il hochait la tête en me disant : "Ça va, ouais, ça va".

Avec des gestes vifs et efficaces, Slim et Flex remplirent à leur tour leur seringue ; Mickey se remit alors à tousser violemment, ce qui fit dériver la conversation sur ses poumons et sa santé. J'intervins fermement, m'adressant à Doc et à l'une des formes incertaines enveloppées dans une couverture de l'autre côté de la table, pour les convaincre d'expliquer à Mickey la procédure à suivre pour obtenir le statut d'indigent aux urgences du Metropolitan Hospital de façon à se faire soigner gratuitement. Doc dit qu'il avait déjà tout passé en revue plusieurs fois avec Mickey lors d'autres maladies, mais que ce dernier avait "la tête dure" et qu'il n'en voulait rien entendre.

Je n'avais pas dit "ouf" que Mickey avait déjà franchi la porte en marmonnant "à bientôt". Peut-être craignait-il que je me souvienne des 20 dollars qu'il m'avait soutirés la

semaine d'avant, peut-être cherchait-il à éviter d'avoir à payer de nouveau deux dollars parce qu'il restait trop longtemps dans la *gallery* ; peut-être était-ce simplement par bon sens, car rester plus longtemps que nécessaire dans une *shooting gallery* de East Harlem peut être dangereux, quand on est Blanc, délabré ou pas. Et puis, et c'était l'essentiel, il avait déjà arnaqué la seule victime potentielle à l'horizon.

On s'attendait sans doute à ce que je m'inquiète d'être le seul et unique Blanc de reste, car tout le monde autour de la table s'étonna de voir Mickey "m'abandonner". Quelqu'un expliqua que, malgré tout, Mickey était "OK" et on me conseilla de ne pas le prendre mal ; il fallait toujours se méfier avec Mickey. Jamais personne n'avait pu réussir à lui dire ce qu'il fallait faire pour se soigner -qu'il s'agisse de pneumonie, de tuberculose ou d'autres maladies. Peut-être pour exprimer leur solidarité avec moi, ils se mirent à blâmer Mickey comme de vieilles matrones avisées et pleines de bon sens grondant un enfant qui aurait oublié son bonnet de laine un jour d'hiver. Histoire de démontrer qu'ils étaient en plein accord avec moi, mais il fallait aussi qu'ils se sentent bien dans leur peau pour pouvoir rassembler autant de force dans leurs propos. J'étais maintenant totalement détendu.

Voyant probablement que j'avais l'intention de rester là un certain temps et estimant que je ne correspondais pas au genre habituel de camé blanc qui se pointe à la *gallery*, Doc se leva tout à coup pour nettoyer la table avec vigueur. Même s'il ne me croyait pas vraiment quand je lui expliquai que j'écrivais sur l'économie de la rue, il voulait arranger un peu les lieux. Avec une habileté réellement digne d'une ménagère émérite, il gratta la cire répandue par les bougies, ramassa la demi-douzaine d'allumettes consumées, les sacs miniatures à fermeture éclair, le

papier d'aluminium des doses de cocaïne, les tubes de crack et leur bouchon et, après avoir ramassé le tout dans le creux de sa main, il le jeta dans le feu, au lieu de le semer par terre. Puis il prit soigneusement les enveloppes vidées de leur héroïne et les empila devant lui bien proprement, presque avec précaution. Il saisit ensuite la seringue que Flex venait d'abandonner, la remit avec soin dans son étui (sans pour autant la laver à l'eau de javel !) et la plaça, stratégiquement, au milieu de la table pour le client suivant. Il tira même de je ne sais où un chiffon humide plutôt crasseux avec lequel il essuya la poussière, les gouttes de sang, et toutes les saletés et les taches douteuses qui maculaient la table. Pendant tout ce temps, évidemment soucieux de me faire bon accueil, et de continuer à me surveiller, il m'expliquait en marmonnant entre ses dents qu'il essayait de veiller à la "respectabilité" de son "établissement", que les apparences (par exemple l'absence d'électricité) ne voulaient pas dire qu'il allait laisser la saleté s'installer ; qu'après tout c'était une "boîte bien". (...) Slim ne s'était pas encore piqué ; il mélangeait de la cocaïne à l'héroïne dissoute dans sa cuiller pour faire un *speedball* (c'est ainsi qu'on appelle cette association contradictoire d'un stimulant et d'un dépresseur qui fait fureur parmi les drogués depuis que le prix de la cocaïne est subitement tombé à la fin des années 80). Flex cherchait à atteindre le même "flash" mais il le "poursuivait" en fumant (*stemming*)¹¹ la cocaïne sous forme de crack juste après s'être injecté son héroïne au lieu de mélanger les deux dans la cuiller pour se piquer (quand on associe le crack et un "fix" d'héroïne, on obtient un effet de *speedball* identique à celui que déclenche l'injection du mélange traditionnel coke/héroïne en poudre).

Doc était maintenant assis et, totalement absorbé par sa tâche (il en tirait presque la langue), penché au-

dessus d'un tas formé d'une demi-douzaine de sachets vides. Il en gratifiait doucement les parois à l'aide d'un rasoir de coiffeur pour en détacher les restes de poudre non sans racler en même temps pas mal de plastique (ou du matériau synthétique qui sert à faire ces enveloppes semi-opaques). Ces particules de plastique doivent causer des ravages dans les capillaires pulmonaires. Un ami médecin m'a dit qu'au Metropolitan Hospital on a mis en évidence une affection que l'on appelle "le poumon de l'héroïnomanne" : les poumons des *junkies* qui vieillissent finissent par être complètement obstrués par les saletés, les impuretés et les produits de coupe qu'on ajoute à l'héroïne qu'ils se "shootent" quotidiennement. Les poumons faisant office de filtre, c'est précisément là où nos capillaires sont les plus nombreux et les plus fins que les particules et les impuretés s'accumulent. Essayez d'imaginer ce que peuvent donner trois ou quatre *shoots* par jour, 365 jours par an, pendant 20, 30, voire 50 ans, comme dans le cas de Doc.

Après avoir ainsi raclé doucement les paquets vides d'une main experte (ce qu'il fait de toute évidence chaque jour, plusieurs fois par jour), ce dernier avait bel et bien récupéré un petit tas de la taille d'une cuiller et qui avait l'air d'être de l'héroïne propre et blanche récupérée dans les sachets déjà vidés par les clients. Il paraissait plutôt heureux et détendu et parlait sans s'arrêter, d'une voix douce. (...)

Slim et Flex, de l'autre côté de la table, commençaient à "conversation-

11 - A New York on fume le crack dans une pipe en verre qu'on appelle *stem* (terme pour le tuyau d'une pipe ou la tige d'une fleur). Cette pipe se présente sous la forme d'un cylindre en verre de dix centimètres de long et d'un centimètre de diamètre, dont on bouche une extrémité de façon à laisser un espace de deux centimètres où l'on insère les morceaux de crack.

ner”¹² avec entrain parce que le “flash” d’héroïne de Flex avait été bon et que Slim, qui ne s’était pas encore piqué, pouvait en espérer autant puisque sa cuiller contenait la même chose. Il venait de finir de chauffer son mélange de coke et d’héroïne à la flamme de l’une des bougies en face de lui. En fait on n’a pas normalement besoin de chauffer la coke dans une cuiller, parce que la vraie coke se dissout facilement dans l’eau à la température ambiante. Mais, à l’heure actuelle, la façon dont elle est coupée fait qu’il est plus sûr de chauffer jusqu’à ébullition ce mélange peu ragoûtant dans une cuiller afin d’être certain que toutes les saloperies supplémentaires sont, elles aussi, bien dissoutes. Quand Slim eut rempli sa seringue, je m’attendais à le voir enlever sa veste et remonter sa manche ou, au pire, défaire son pantalon et chercher une veine bien nette au-dessous du genou. Mais au contraire, Slim renversa la tête et appela l’une des formes blotties contre le mur du fond, allongée sur un vieux matelas sous un monceau de couvertures au-delà des ombres projetées par les flammes vacillantes. Il s’agissait de Pops, c’était un vieil homme plus faible et plus voûté que Doc. Pops n’avait guère bougé jusque-là, mais à l’appel de Slim il se précipita avec un peu trop d’empressement. Je pense qu’il s’attendait à un cadeau sous forme de drogue ; peut-être essayait-il seulement d’être utile et en avait-il assez de faire tapisserie ; peut-être avait-il peur d’être mis à la porte s’il montrait qu’il n’était bon à rien. Pops se mit à masser la veine jugulaire de Slim. Dans son autre main, d’un geste large, il brandit au-dessus de sa tête la seringue pleine, un peu comme la Statue de la Liberté sa torche (ici en version *made-in-America*, de chair et de sang, vibrante de séropositivité). Certes, tout le monde ici était américain depuis au moins six générations.

Je tentai (avec succès) pour ainsi dire d’ignorer ce spectacle, c’est-à-

dire de le prendre comme il venait, comme si je trouvais parfaitement normal qu’un vieil homme ratatiné plante brutalement une seringue dans le cou d’un autre plus jeune que lui. Je ne pus totalement m’épargner l’image du vieil homme, qui remontait le piston de l’instrument pour s’assurer qu’il avait piqué correctement (c’est-à-dire que le sang jaillissait bien dans le corps de la seringue) sous les injonctions inopportunes de Slim : “C’est ça ; continue ; tu y es ; doucement ; c’est ça ; c’est ça. Vas-y !”. Finalement Slim se mit à planer comme un cerf-volant, rejoignant ainsi les autres, sauf qu’il maugréait un peu à l’adresse du vieil homme que “quand on sait vraiment piquer”, on peut “shooter” quelqu’un dans le cou sans que cela brûle autant. Mais le vieil homme était plutôt fier d’avoir piqué au bon endroit.

(...) Doc sortit un paquet de coke caché dans un emballage de chewing-gum. Il ne contenait pas grand-chose, peut-être pour cinq dollars de came ; peut-être était-ce un gage offert en lieu et place des deux dollars exigés par la maison pour accorder le privilège d’un “shoot”. “Vas-y, prends ! C’est pour toi. T’aimes la cocaïne, non ?”. Je le remerciai, touché de ce témoignage de confiance : il avait jeté le bout de papier d’aluminium hors de sa portée pour que j’en sois le seul maître. Si j’avais été en manque (un *thirsty mother fucker*), j’aurais pu “sniffer” le tout sans même avoir à en négocier le prix. Je me sentais, toutefois, un peu préoccupé : ne pas se droguer semblerait un peu bizarre dans ces lieux ; d’un autre côté, j’étais salement fier qu’il puisse se rendre compte que je n’étais pas le genre d’accro en manque, sans le sou et pourri, à qui on ne peut rien confier. Je décidai donc de refuser son offre en lui expliquant que la coke n’était pas “mon truc” et qu’il ne me restait plus d’argent. Quand j’y repense, je m’aperçois de ma naïveté. Il est probable que Doc voulait que je “sniffe”

la coke avec avidité sans m’inquiéter du prix, ce qui lui aurait permis de me la compter plus cher, car il aurait par là administré la preuve que c’était lui, et non moi, qui définissait les rapports de force à l’intérieur de son local. Néanmoins, Doc faisait mine de vouloir me donner la dose, et avec insistance : mon manque d’argent n’y faisait rien ; je pouvais toujours lui donner déjà la “monnaie” qui traînait au fond de mes poches. Je sortis bien un dollar que je lui lançai, mais je repoussai la dose vers lui, tout contre sa cuiller à moitié pleine de débris d’héroïne récupérés dans les sachets. Il s’arrêta, comme s’il se retenait de mettre la coke dans la cuiller ; assez longtemps pour que quelqu’un frappe sur la planche de contreplaqué qui obstruait l’entrée, et qu’on entende : “C’est moi, Shorty”. Sur ce, il se leva immédiatement pour remettre la “porte” en place car dehors le vent s’était levé et la température était tombée. Le sifflement du vent était horrible à entendre et ne présageait rien de bon pour mes compagnons durant le reste de leur soirée. Mais j’étais apparemment le seul à m’en soucier.

Shorty ne me remarqua même pas ; il s’assit à mon côté et se mit au travail sans attendre, ouvrant deux paquets d’héroïne -dont je ne sais plus la marque- avant de s’emparer de la seringue. C’est alors qu’il remarqua le papier d’aluminium ouvert et plein de coke qui se trouvait à ma gauche, près du tas de restes d’héroïne que Doc s’était constitué. Il fixa la coke du regard avec tant d’insistance que Doc finit par lui en proposer. Mais cette fois-ci son ton n’avait plus la manière décontractée et “généreuse” avec laquelle il m’en avait offert quelques minutes plus tôt. Il se

12 - En anglais, *to converse*, mot employé par les habitants des ghettos et n’existant pas dans les dictionnaires, pour désigner l’art de converser avec aisance selon les canons de la langue populaire (NdT).

méfiait a priori de la somme que Shorty était prêt à payer. Je me sentais presque mal à l'aise devant une différence d'attitude aussi flagrante. La discrimination raciale ne se limite pas au seul monde privilégié du travail salarié. Elle est tout aussi vivace dans l'économie souterraine : le Blanc reçoit un traitement de faveur où qu'il traîne ses guêtres.

Le marchandage commença. Shorty se plaignait d'avoir très peu d'argent et Doc s'énervait parce qu'il pensait que Shorty tentait d'obtenir un peu de coke pour le seul prix de l'entrée (il avait plus ou moins dit qu'il n'avait que deux dollars en poche). La situation devint tendue ; à tel point que Slim, qui, assis de l'autre côté de la table, vivait encore l'accélération initiale de la première vague de son "flash" de coke et bavardait sans arrêt avec Flex, s'en aperçut. (...) Assis là entre Doc et Shorty j'étais en position vulnérable. Le gros problème, quand une grande quantité de cocaïne bon marché circule dans les veines de tout le monde, c'est qu'on ne peut jamais savoir quand une légère psychose paranoïde finira par avoir raison du bon sens de quelqu'un et par le persuader que vous l'avez insulté de façon irréparable. (...) Shorty finit heureusement par sortir trois billets froissés de sa poche qu'il jeta sur la table en attendant la réaction de Doc. Celui-ci se détendit, ce qui eut pour effet immédiat d'alléger l'atmosphère. Shorty en profita pour tourner la situation à son avantage. Il faisait semblant d'en vouloir à Doc d'avoir attaché tant d'importance à cette histoire. A vrai dire, Shorty était le perdant de l'affaire ; il aurait très bien pu s'en tirer à meilleur compte, dans la mesure où c'était un habitué et en quelque sorte un ami, il avait presque le droit d'utiliser le refuge gratuitement. En outre la violence de la réaction de Doc à l'éventualité que Shorty puisse payer la cocaïne deux dollars et passer à l'as le prix de l'entrée, montrait bien la fragilité de

sa maîtrise de la situation. Qu'aurait-il pu faire dans ce cas ? Shorty n'avait rien de chétif, c'était même un mec costaud, bien plus solide et plus lourd que le *junkie* décharné, maigre et nerveux qui fréquente habituellement les *shooting galleries*. Il était récemment sorti de prison, où il s'était fait des muscles aux haltères et où il avait mangé ses trois repas par jour.

En tout état de cause, Doc accepta de lui vendre la coke pour un dollar ; et je fus encore plus surpris de constater qu'il laissait Shorty prendre tout ce qui restait dans le papier d'aluminium après en avoir prélevé une pichenette pour l'ajouter à son propre tas de restes d'héroïne, dont le volume ne cessait d'augmenter. Sa vulnérabilité m'attrista. Elle me rappelait la précarité des stratégies de survie mises en oeuvre par les ouvriers de la banane à la retraite dans la plantation d'Amérique centrale où j'avais vécu pendant deux ans lors d'un terrain précédent¹³.

L'extase à coup de speedball

(...) Profitant de l'apaisement de la tension ambiante et de la bienveillance de Doc à mon endroit, je me levai en m'étirant pour mieux apercevoir, de l'autre côté de la table, la femme plutôt âgée et toute emmitouflée dont j'avais entendu de loin en loin les gémissements de plaisir profonds et gutturaux. Elle avait la voix grave et grasse d'une authentique accro qui vient de se shooter. A intervalles irréguliers et assez rapprochés, elle laissait échapper des "Mmmm" prolongés, les yeux presque fermés, toute à son bonheur. Extraits de leur contexte d'obscurité froide et humide, ces gémissements exprimaient avec force l'extase parfaite ; c'était le bruit joyeux de quelqu'un qui s'étrangle de surprise en découvrant combien il se sent heureux, tranquille et protégé ; ou, pour sortir davantage

encore du contexte, on eût dit un cri d'orgasme androgyne. Elle s'était recroquevillée pour se tenir chaud, assoupie sous l'effet de l'héroïne, avec, entre ses doigts, à la manière d'une cigarette, une pipe à crack. Elle avait la tête presque totalement enveloppée dans un foulard qui laissait à peine entrevoir son visage si bien qu'il était impossible de deviner son âge exact (en tout cas plus de la quarantaine). Personne ne prêtait attention à ses grognements de plaisir involontaires, parfois bruyants et à la limite de l'obscène, personne n'en riait.

De temps à autre, sa conscience s'éveillait davantage et elle lançait quelques mots de sa voix basse, grasse et grinçante de *junkie*. Elle suivait de toute évidence notre conversation, car ses "commentaires" étaient toujours pertinents. Parfois elle manipulait avec des gestes maladroits sa pipe, elle y mettait ses petits cailloux blancs bourrés d'énergie et l'allumait. Si elle "flashait" de temps en temps sous l'effet du crack, cela ne l'éveillait pas vraiment parce que la marchandise plus ou moins frelatée qu'elle s'était injectée auparavant "fumait" dans ses veines. Comme pour démontrer l'équilibre précaire des cocktails d'héro et de coke, chaque fois que je la pensais prête à s'endormir définitivement, elle rajoutait quelques mots à la conversation. Ces éclairs d'énergie venaient des "flashes" que déclenchait le crack, au fil des vagues alternées et contradictoires de l'exaltation que procure sa chimie.

Sa contribution la plus substantielle à notre échange fut une réponse inachevée à la question que j'adressai à Doc sur l'ancienneté du refuge comme lieu où l'on se "shoote" et comme domicile pour lui et ses

13 - Voir P. Bourgois, *Ethnicity at Work : Divided Labor on a Central American Banana Plantation*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989.

compagnons. Elle confirma la réponse de Doc sur la pérennité et la stabilité du refuge, peut-être pour prouver sa légitimité, telle une momie perdue dans le bien-être : "Oui, c'est un fait ; c'est pas rien, hein ? Nous, on s'écroule pas, on reste droit, tous les jours. Je sais, c'est difficile à croire, mais c'est la vérité. On a chaud et on reste droit, tous les jours". Bien sûr, Doc toujours aussi content de lui-même et de son installation, hocha la tête pour approuver avec emphase ce jugement très positif sur l'efficacité de leurs stratégies de survie au cours de l'année écoulée. Quelle autre source de fierté existe-t-il pour des *junkies* de 50 ans et plus qui vivent dans les immeubles abandonnés de East Harlem ? Cela vaut certainement mieux que de subir le sort de la harpie décharnée et encore adolescente qui nous avait envoyés à Kennedy Park ou de celle du *junkie* trentenaire, décati et bousillé, qui en était presque venu aux mains avec Mickey parce que ce dernier l'avait traité comme un mendiant.

Cela faisait un certain temps que Shorty s'était piqué. Par souci d'élargir mes contacts et pour lui faire poliment la conversation, je lui demandai si la coke était OK. Il se contenta de hocher la tête en disant qu'elle était "correcte". Il ne voulait pas reconnaître publiquement la moindre qualité spécifique à la drogue qu'il venait d'acheter (personne ne le fait jamais, surtout devant le "dealer"). Mais il avait l'air terriblement heureux. Il s'avéra que c'était sa "dope" qu'il appréciait le plus ; car, avant que nous n'engagions vraiment la conversation, Shorty se leva et sortit sans mot dire, pour réapparaître dix minutes plus tard avec deux autres paquets de la même héroïne et répéter tout le processus, mais cette fois-ci sans coke. La piqûre précédente n'avait en fait servi qu'à tester la qualité de cette nouvelle héroïne, et permettre de ne pas se faire avoir. Shorty est du genre prudent, il élabore ses stratégies à l'avance et utilise

astucieusement les sommes limitées dont il dispose. Quelle déception et quelle frustration, quand on offre à son corps en manque et à son psychisme impatient non le soulagement instantané qu'ils attendent, mais un fix à dix dollars qui ne contient que du lait en poudre et du manitol, un laxatif pour bébé !

Doc gronda Shorty de revenir se "shooter" ; il le taquina, s'étonnant du fait qu'il ait encore de l'argent, vu "ce qu'il s'était déjà envoyé", et il lui reprocha de dépenser ses "derniers dollars" avec une telle hâte. En fait il reprenait les mots de Shorty, qui avait parlé de ses "derniers dollars" au cours de la discussion qui l'avait opposé à Doc sur la question de savoir s'il allait payer la coke ou le droit d'entrée (mais peut-être la négociation utilisait-elle des termes ayant un sens double dans la culture de la rue). Toutefois les plaisanteries ne durèrent pas longtemps. La seconde piqûre que Shorty s'administra renversa l'équilibre du cocktail déjà absorbé et fit sombrer notre *junkie* dans un profond sommeil. Sa tête s'affaissa comme une fleur soudain fanée à quelques centimètres de la flamme qui avait servi à chauffer et dissoudre sa drogue. Il restait ainsi comme en équilibre, assoupi comme seuls les *junkies* peuvent l'être, suspendu langoureusement au seuil de la détente, mais n'aboutissant jamais nulle part ; il ne s'écroula pas et se maintint, on ne sait comment, dans une sorte d'équilibre sans raison d'être.

Slim et Flex, eux, ne s'occupaient plus depuis longtemps que de leur pipe à crack, affairés à découvrir sans cesse de nouvelles cachettes recelant des tubes de crack mis en réserve : dans les recoins d'une poche, d'une manche ou d'un ourlet, etc. Fièremment, ils allumaient ces petits cailloux de toutes les formes, pour redémarrer chaque fois bruyamment leur joyeuse conversation ; à les entendre, on aurait cru deux bavards qui, s'étant longtemps perdus de vue,

se retrouvent après de longues semaines de séparation. Dans les *crack houses*, où on fume le crack sans bénéficier d'une dose parallèle et stabilisatrice d'héroïne, on n'entend guère ce type de joyeux bavardage. Les fumeurs y sont immédiatement emportés par une overdose de cocaïne et se mettent à parler d'un ton hargneux, en proie à des fantasmes paranoïdes, c'est-à-dire qu'ils perdent la tête, abandonnent toute inhibition et retombent en manque.

Comme pour ponctuer et opposer les effets contradictoires du *speedball*, la vieille femme en haillons et sans forme de l'autre côté de la table gémissait de bonheur de temps à autre. Elle semblait faire office de chef d'orchestre occupé à conduire le flux et le reflux des vagues de coke et d'héroïne dans la tête de chacun. Doc et moi étions les seuls à faire comme si nous agissions en êtres sociaux, sobres et équilibrés. L'autre vieillard sur le matelas au fond de la pièce s'était depuis longtemps écroulé d'épuisement, enroulé sous ses couvertures et ses feuilles de plastique.

Ayant rempli sa seringue avec de l'eau sale prélevée dans le récipient placé sous la table, Doc retira son jeans, avança vers le feu en traînant les pieds, s'accroupit près des flammes et se piqua dans une veine de la jambe. La coke que contenait son cocktail (on se souvient qu'il en avait pris une pincée avant de vendre le reste à Shorty) eut un effet violent. Tout à coup il se dressa de toute sa hauteur devant moi, faisant de grands gestes excités et tenant des propos véhéments, comme un intellectuel sur le point de faire une découverte ou de se faire applaudir. Il correspondait à ce que j'avais craint de pire dans les *shooting galleries*. Il était tellement emporté par la montée de la coke qu'il avait oublié la seringue nue dans sa main qu'il agitait d'un geste de balancier en marchant à grands pas dans la pièce. Il ponctuait

même ses remarques les plus passionnées de gestes par lesquels il faisait semblant de planter la seringue devant lui, cependant que le sang gouttait au bout de l'aiguille dans l'air froid de la pièce. Je reculai ma chaise pour observer ses gesticulations.

A 64 ans, quand il est sous l'influence de la coke d'un *speedball*, Doc devient encore (pour quelques minutes au moins) heureux et lutin comme un jeune mâle amoureux de la vie au printemps. L'enthousiasme qu'il manifestait, la seringue à la main, fut immédiatement contagieux ; il provoqua un *flash* chez tous ceux qui étaient sous *speedball*. Ils se mirent à "conversationner" en groupe, tous concentrés sur le même sujet au lieu de rester dans leur coin de pièce ou de table, soumis aux phases cycliques de leur *speedball*. Tout allait bien ; l'héro et la coke, ce soir-là, étaient correctes.

Le coucher

La conversation s'orienta vers les arrestations, les séjours en prison et les horreurs de l'accrochage à la méthadone¹⁴. Doc n'avait plus fait de tôle depuis 1980 ; "Je touche du bois," ajouta-t-il. Les propos s'attardèrent sur le "bon vieux temps" d'avant le crack, quand les drogués étaient des vrais drogués... Slim se livra à un long discours "rappé" et moralisateur sur la déchéance du commerce de rue : l'arrivée du crack était une tragédie terrible. Et chacun de marmonner son accord. J'avais l'impression d'être dans une assemblée religieuse chantant avec ferveur ses "amen" rituels, même si les "fidèles" s'arrêtaient de temps à autre pour allumer leur pipe à crack. J'assistais tout bonnement au dénigrement du crack par ses accros vieillissants, qui se lamentaient sur l'irresponsabilité ou le manque de bon sens des drogués prétentieux d'aujourd'hui.

Le flux et le reflux des effets du *speedball* avaient semblé devoir lais-

ser la place à des assoupissements dominés par l'héroïne. Mais les éléments naturels (la pluie, le froid et le vent) qui envahirent soudain la pièce, provoquèrent un regain d'énergie. Doc se leva, et, cédant à un besoin impérieux d'organisation et d'exercice, il écarta les chaises du trajet des gouttes de bruine qui venaient inonder notre espace d'extase et rappeler à tous la précarité de leur condition de SDF. Dehors la bruine de fin d'hiver se mua en une pluie violente. Encore une fois, Doc m'appela d'un geste de la main à venir le rejoindre près du feu, loin des courants d'air et de la pluie. Mais une fois de plus cette offre généreuse fut gâchée par un sourire traduisant une méfiance agressive : la même que celle qui dominait les gémissements et les plaintes des drogués attendant en rang pour acheter du Sun Shine un peu plus tôt dans la nuit, à Kennedy Park, quand le vendeur avait manqué de marchandise. Avec l'humidité, la température était, elle aussi, soudain tombée. Derrière moi, Doc fourrageait activement dans les gravats du coin le plus sombre du refuge et le plus exposé à la pluie et aux courants d'air, à la recherche de bois supplémentaire pour alimenter le feu.

Slim, lui aussi, était debout ; mais il n'était préoccupé que par son confort personnel : il dépliait son lit juste derrière la table. Ce lit en métal était resté jusqu'alors proprement et discrètement appuyé contre le mur opposé à la porte. Il était bien rangé, comme celui d'un yuppie qui, partageant à Manhattan un studio trop petit avec un ami serviable, tente désespérément de ne pas être "de trop" quand des invités débarquent sans prévenir le samedi soir pour prendre un verre tardif.

Slim déplia également une réserve secrète de couvertures et d'immenses sacs poubelles en plastique, volés à la cité HLM de l'autre côté de la rue ; puis il épousseta ses draps pour en ôter la poussière et le

plâtre. Oui, il avait même des draps et un oreiller ! Il sortit trois bougies, qu'il installa à des points stratégiques autour de son lit, sur un enchevêtrement de tuyaux à gaz qui, de façon incongrue, sortaient du mur en briques pour constituer une sorte de table de nuit futuriste. Là où Slim avait son coin de "chambre", le mur était en briques régulières et apparentes, comme les aiment les yuppies. Elles étaient nues et poncées avec soin, ce qui faisait briller leur teinte de terre cuite rouge, joliment patinée et saine. Les taches de ciment et de plâtre s'étaient effritées depuis longtemps ou bien elles avaient brûlé ou bien encore s'étaient dissoutes dans les innombrables déluges causés par la pluie qui passait à travers le toit incendié pour s'écouler le long des murs. Slim sortit un paquet de ces bandes dessinées qui paraissent le dimanche dans le *Daily News*, et, utilisant les pliures du journal, il les plia en quatre, trouvant le format plus commode, exactement comme les jeunes cadres replient leur *Wall Street Journal* dans le train aux heures de pointe, pour économiser leur temps si précieux. Il se préparait manifestement avec soin à vivre son moment préféré de la journée : une dernière consommation, bien au chaud, en lisant au lit sous ses couvertures et ses sacs en plastique. Avant de s'installer, il contourna le lit pliant pour recouvrir soigneusement le pied du lit avec une dernière grande feuille de plastique transparent éclaboussé de peinture et protéger ainsi le tiers du lit qui était directement exposé à la pluie.

Slim sortit sa pipe remplie de cailloux de crack tout neufs, la dépo-

14 - Aux Etats-Unis, la méthode habituelle de traitement des héroïnomanes dans les hôpitaux publics consiste à les rendre dépendants de la méthadone. Paradoxalement la méthadone est physiquement plus addictive que l'héroïne ou que tout autre drogue.

sa sur un tuyau assez large, à côté de son briquet Bic. Il ôta ses chaussures, enveloppa ses pieds dans de petits sacs en plastique (ceux du dernier supermarché restant du quartier, à trois rues de là) et se blottit dans son lit à la lumière des bougies. Il alluma sa pipe ; on entendit un froissement de papier : voilà, il était parti, très loin des autres, dans l'intimité de son cocon douillet. Il tenait à la fois de l'enfant qui accomplit un rituel pour s'endormir et du pauvre intellectuel qui tente de faire un dernier bout de lecture en tirant sur sa pipe en bruyère, réplique bon marché de celle des membres de l'élite universitaire.

Doc ne put s'empêcher de mettre son grain de sel. Il était clair, étant donné l'attention qu'il portait aux bougies, que le "patron" n'allait pas accepter sans mot dire cet étalage de bougies allumées. Il interpella Slim et exigea l'une de ses bougies "pour les autres". A l'opposé du ton dur qu'il avait délibérément adopté devant tout le monde à l'égard de Shorty, il choisit de présenter son ultimatum à voix basse, pour que Slim ne se sente pas embarrassé devant nous. Je suppose que Slim a le droit de squatter les lieux de façon quasi permanente ; d'ailleurs, je ne l'avais pas vu payer pour obtenir le droit de se shooter. L'unique bougie, dont la flamme vacillait au milieu de la table, était presque achevée (c'était elle que Shorty avait failli renverser d'un coup de tête quand sa deuxième piqûre l'avait fait s'écrouler). Slim protesta mollement, mais une fois que Doc eut disposé autrement deux de ses bougies pour qu'elles soient plus efficaces du haut du fouillis de tuyaux qui dominait l'oreiller, Slim se tut, se réinstalla sous ses couvertures et retourna au bonheur de savourer ses BD et son crack.

Armé de la troisième bougie de Slim, Doc fit calmement le tour de la pièce, à la recherche du meilleur endroit pour la percher, c'est-à-dire suffisamment haut pour qu'elle puisse diffuser sa nappe de lumière dans

l'ensemble de la pièce. (...) Après plusieurs tentatives infructueuses, il me demanda, "puisque tu es assez grand", d'essayer d'autres emplacements, sur un fouillis de tuyaux situés un peu plus haut, au-dessus de la "porte".

Je me précipitai avec un peu trop d'empressement pour satisfaire sa demande et me rendre utile. J'étais content d'être accepté d'une façon moins cérémonieuse et d'être considéré comme un participant utile à la vie de la *gallery*. J'en étais à ma troisième tentative pour dénicher, perché sur la pointe des pieds, un coin sans courant d'air pour la bougie de Slim, quand Doc repéra de son oeil expert un méandre de tuyau qui offrait l'endroit idéal : l'angle de diffusion de la lumière n'offenserait personne, qu'il soit ou non laissé dans l'ombre, et le vent y était raisonnable. Alors que j'essayais de faire en sorte que la cire reste assez chaude, malgré le froid de la pièce, pour pouvoir fixer solidement la bougie sur le tuyau, je me demandai pourquoi tous ces tuyaux précieux (qui avaient l'air d'être en fonte car ils étaient extrêmement solides) n'avaient pas encore été arrachés et revendus à la ferraille par des *junkies* à court d'argent. La récupération des tuyaux à eau en cuivre et des tuyaux à gaz en fonte dans les immeubles abandonnés est probablement la source la plus fréquente de revenu dans le centre pauvre des villes.

Doc récompensa mes efforts pour déplacer la bougie en s'inquiétant beaucoup de l'endroit où je devais m'asseoir pour éviter l'eau et le vent tout en bénéficiant au maximum de la lumière. En dépit de ses propos gentils, il était fondamentalement incapable d'être totalement doux et aimable. Une fois de plus, dans l'accent autoritaire de sa voix, j'entendis le petit enfant des rues qui a trop souffert et reste blessé à jamais. Une forte dose d'agressivité empoisonnait tous ses actes et toutes ses paroles ; ceci même alors qu'il

tentait d'établir un nouveau lien d'amitié : "Allons ! Viens par ici ! Tu sens pas les gouttes d'eau ?". La terreur des rues a toujours le dessus. (...)

En soupirant, Doc se réinstalla à mes côtés, près du feu, dans un fauteuil rembourré (en fait un ancien siège avant de voiture). Il se mit à se plaindre de la taille peu commode du grand morceau de contreplaqué qu'il avait traîné jusqu'au fond de la pièce (derrière le lit de Slim). Il n'avait pas la force de le découper en morceaux plus petits et on ne pouvait pas l'utiliser tel quel pour le feu. Flex, que nous avons laissé jusqu'ici un peu à l'écart de nos propos, bondit pour s'en occuper. Je suppose qu'une montée de coke (dérivé du crack qu'il fumait) était en train de prendre le dessus sur l'héroïne en reflux. A ce moment précis, tout le monde se laissait au contraire aller à la détente apportée par la montée de l'héroïne, après l'excitation du *flash* provoqué par la coke. Nous n'eûmes pas le temps de tourner la tête qu'il était déjà debout ; il poussa la "porte" et emporta le contreplaqué dans le "hall" en le traînant par terre, puis s'escrima contre lui à l'aide d'un tuyau à gaz tout torve. (...) Il frappait de plus en plus fort, faisant retentir l'immeuble de l'écho formidable de ses coups, (...) quelqu'un évoqua le spectre de la police "Et si les keufs entendaient tout ce boucan ?".

De nouveau, je pris peur. Probablement à cause de cette évocation de la police : je ne tenais aucunement à me faire ramasser dans une rafle. J'avais encore présentes à l'esprit les histoires qu'on venait de me raconter (et d'autres entendues dans la rue), à savoir qu'on reste coincé pendant trois jours dans une "cage" de la prison surpeuplée, à attendre d'être traduit en justice devant un juge de New York City débordé de travail. J'avais peur aussi de la fureur avec laquelle Flex cognait son morceau de tuyau sur le contreplaqué qui résistait. Il se trou-

vait que j'étais assis plus près que les autres du passage donnant accès à la pièce : je courais ainsi le risque de me trouver immédiatement exposé au tuyau si une quelconque crise de psychose paranoïde l'amenait à penser qu'il fallait aussi me battre, à la manière de la feuille de contreplaqué récalcitrante. Pour toute réponse à ces voix, maintenant hostiles, qui braillaient leur crainte de voir alerter la police, Flex redoubla d'effort, frappant de plus en plus fort et de plus en plus vite et faisant de plus en plus de bruit, en transpirant abondamment. Le bruit résonnait dans l'immeuble et dehors dans les terrains vagues qui nous entouraient, et, au-delà, jusqu'au pied des Boricua projects.

L'inquiétude qu'avait fait naître la conduite de Flex avait dissipé les torpeurs de l'héroïne. Tous étaient maintenant sous l'emprise des effets paranoïdes de la coke. Obnubilé par la peur d'être arrêté, j'entrepris de faire dévier l'attention vers une autre de mes préoccupations. Je demandai, par dessus le vacarme des voix et des coups, si la fumée de notre feu ne risquait pas, elle aussi, d'être repérée par les flics. A ma grande surprise, on entendit la voix de Pops, le frêle vieillard blotti sous ses couvertures et ses feuilles de plastique, loin de la table, tout contre le mur du fond ; je le croyais écroulé depuis longtemps (ou même mort). Il expliqua de façon claire et logique que la fumée s'évanouissait bien avant d'atteindre le toit. Il articula ces mots sur un ton de savant, peut-être pour imiter mon intonation de Blanc et ma façon trop prudente de choisir les mots de mes questions. Mais il était bel et bien expert en la matière, dans la mesure où il habitait depuis longtemps dans des immeubles abandonnés aux toits criblés de trous cinq étages plus haut.

Tout à coup, ce fut comme un apaisement : l'immense contreplaqué se brisa enfin. Flex débita le morceau cassé en bouts de bois juste de la

bonne taille pour "notre cheminée". Suant et haletant, il relevait fièrement la tête ; je constatai avec surprise que tout le monde se réconcilia immédiatement avec lui. Il y en avait même pour le complimenter pour son dur labeur.

Une fois de plus, j'avais pris pour de l'agressivité ce qui était le ton habituel de ces voix des rues. Mes compagnons n'avaient peut-être même jamais été furieux tout au long du martèlement auquel Flex s'était livré. J'avais un peu honte de moi. Après toutes ces années dans la rue, je ne sais toujours pas reconnaître toutes les nuances qui distinguent la colère vraie et dangereuse du discours emphatique normal. Au contraire, malgré leurs malédictions et leurs mises en garde contre sa stupidité (qui risquait d'attirer la police), ils étaient tous contents du travail de Flex. J'étais le seul à avoir failli craquer. (...)

Avant même que nous ne nous soyons tous réinstallés pour savourer la paix retrouvée et le feu ranimé, Doc se leva, en proie à un *flash* de coke. Contaminé par l'évidente énergie de Flex et son sens de la vie collective, Doc se mit à organiser des "courses" à l'épicerie du coin pour acheter des bougies, de l'eau gazeuse, du pop-corn, des pétales de maïs et des bonbons. (...) Je fus agréablement surpris d'apprendre que Doc voulait m'offrir une bière. Il ramassa des contributions pour "l'épicerie" en sollicitant tout le monde, même Slim, qui était confortablement installé sous ses couvertures. Doc était efficace. Il allait vers chacun individuellement pour qu'ils filent leurs dernières pièces. Il demandait à chaque fois exactement la somme qui manquait pour acheter le tout dernier article dont on avait besoin. Doc discuta même avec moi du type de bière qu'il allait m'offrir. Après avoir fait la manche auprès de tout le monde à l'exception de moi, il exigea que j'accepte une bière chère, identique à celle que j'avais en arrivant, une bou-

teille de Heineken d'importation. Je m'écriai que Flex n'avait qu'à prendre la première canette de n'importe quelle bière américaine bon marché, mais Doc considéra que je faisais là insulte à son hospitalité.

Il fallut un dernier tour de passe-passe pour obtenir que Shorty complète la somme, alors qu'il avait, semble-t-il, été laissé dans son coin, assommé par l'héroïne et libéré des effets de la cocaïne. Il ne nous manquait "que 45 cents" pour acheter un paquet de gâteaux supplémentaire. Doc était passé maître dans l'art d'obtenir de *junkies* grognons et renifleurs qu'ils allongent quelques pièces. Je me sentis flatté quand il me fit signe de m'arrêter, alors que je fouillais dans mes poches pour y dénicher la dernière pièce manquante. Ce pauvre Doc tentait de me recevoir comme un hôte de marque, et voilà que, pris par son jeu, je me sentais moi aussi obligé de lui donner mes derniers sous. Une fois de plus, il m'attaqua d'un ton involontairement hargneux (du moins avait-il l'air sérieusement exaspéré) et m'ordonna de m'asseoir, de retirer mes mains de mes poches et d'accepter une Heineken de bonne grâce. En tentant de payer un bout du cadeau qu'il voulait m'offrir, j'étais effectivement en train de faire échouer ses efforts pour faire payer aux autres le prix de sa générosité. (...)

Je m'aperçus brusquement que la température avait baissé encore plus nettement ; j'avais si froid que mes jambes en tremblaient. Il était parfaitement évident que ces *junkies* allaient passer le reste de la nuit à frissonner dans ce trou glacial tandis que moi je rentrerais dans une maison chauffée me coucher dans un lit douillet (et dire que je me plaignais des fenêtres de mon immeuble de drogués qui laissaient passer l'air froid et du chauffage que mon propriétaire minable refusait d'augmenter la nuit). C'était une vérité contre laquelle l'anesthésie déclenchée par

l'héroïne de leur *speedball* ne pouvait rien. Ces épaves humaines maigres, criblées de piqûres étaient de surcroît sans doute déjà séropositives, et le froid allait inévitablement amoindrir encore un peu leur système immunitaire. Toutefois, les bonbons et les chips qui se distribuèrent dissipaient vite ces préoccupations en créant temporairement une atmosphère de normalité joyeuse.

Ces amuse-gueules déclenchèrent une nouvelle phase d'activité. Slim replia avec soin sa bande dessinée et la posa pour se glisser plus profondément sous ses couvertures en tenant sur son cœur son paquet strictement personnel de chips "Doritos". Il n'avait même pas besoin de sortir la main de son sac de couchage et de ses couvertures sous plastique pour retirer les chips de leur sac. Seuls dépassaient son menton et le haut de ses épaules. Il avait maintenant un bonnet de laine bien enfoncé sur sa tignasse afro. La seule à être totalement inaccessible à l'aggravation du froid, c'était la femme, qui continuait à se balancer doucement en émettant des grognements et des grommellements de plaisir.

Si ce n'était le froid mordant, j'aurais peut-être pu continuer à être détendu et à passer un moment presque agréable dans cette *gallery*. Ces gens me faisaient vraiment sentir que j'étais l'invité de l'un des leurs. Doc ne cessait de marquer cet accueil chaleureux en s'activant à essuyer la table, alimenter le feu, remettre en place ce qui ressemblait à une poubelle dans un coin, faire circuler en tous sens de nouveaux paquets de poisons parfaitement légaux (des "Doritos", du pop-corn, des bonbons, des biscuits) que Flex venait de courir nous acheter. Il s'avérait que le mélange violent de sel et de sucre que ces *junkies* décharnés dévoraient pour calmer leur ventre vide leur procurait un plaisir analogue à celui du *speedball*, l'association de deux sensations

intenses et opposées produisant un surcroît de plaisir. Il est probable que depuis longtemps les multinationales de l'alimentation connaissent le principe du *speedball* sucré/salé (du moins c'est ce que laisse supposer la liste d'ingrédients qu'on trouve sur le conditionnement plastique de leurs produits industriels). Comment ferait-on, sinon, pour aimer les Big Macs ?

Comblé de bonbons, de popcorn, de chips et de Heineken, assis à la meilleure place à côté du feu (avec l'impression de ne plus avoir faim), j'avais le plus grand mal à replacer dans un contexte structurel quelconque ces drogués mal en point, "minables et vicieux", ces dealers, qui, tout autour de moi, riaient comme le ferait tout adulte dans une ambiance amicale. Ils étaient contents d'être pris au sérieux et appréciaient l'idée qu'on écrive un livre sur eux. Profitant de leur désir de m'aider, je cherchai à les faire parler d'autres choses que des nombreux détails descriptifs concernant les relations sociales, revues et corrigées par la drogue, dont j'avais déjà fait l'expérience chaleureuse. Ce que je voulais comprendre, c'était l'organisation du pouvoir qui leur avait permis de se détruire eux et leur communauté de façon si douloureuse dans un sprint sans fin vers l'extase. La discussion changea donc de cap pour s'orienter vers le racisme et les relations entre Noirs et Blancs.

Doc commença à "tout" me dire sur Malcolm X. Même la femme défoncée qui grognait de plaisir hochait maintenant la tête avec bonheur, faisant montre d'un profond respect quand on mentionnait le nom de "Malcolm". Elle était sur la même longueur d'ondes que Doc. Mais ce dernier nous fit un tout autre tableau de la réalité - il n'y avait ici aucune place pour la lutte romantique ou pour la libération : "Bien sûr que j'ai entendu Malcolm parler, dans le temps. Du moins, je pense que je pouvais pas faire autrement parce qu'apparemment, il parlait toujours

sur la 125e rue. Mais j'écoutais pas. J'étais trop occupé à faire les poches des gens et à détrousser, pour faire attention à lui. Mais je l'ai entendu, ça oui. C'est là que je travaillais, au coin de la 125e et de Lenox Avenue. Je les ai probablement tous ratissés, ceux qui l'écoutaient. Putain, j'ai bien dû lui faire les poches à lui aussi !". C'est vrai, les discours de Malcolm X en pleine rue offraient des occasions idéales pour les "tireurs" ; les pick-pockets "travaillent" les foules, tout particulièrement celles dont l'attention est absorbée par les paroles inspirées d'un orateur charismatique.

J'essayai d'explorer ce qu'avait vécu Doc, pensant pouvoir trouver des explications à sa déchéance dans le déracinement des nombreux migrants partis de Caroline du Nord pour venir à Harlem. Mais au contraire (je pense maintenant que j'aurais pu le deviner), je découvris qu'il était né à New York. Il s'en tint à un résumé laconique et ultra-simplifié de sa vie : "J'ai commencé à me shooter à l'héroïne à 14 ans et j'en ai 64". Contraint de s'étendre sur des faits plus précis, Doc reconnut avoir rendu visite une ou deux fois à la famille de sa mère "là-bas en Caroline", mais il n'y était jamais resté longtemps parce que "je suis du Nord et là-bas les Noirs se font lyncher pour ça. Tu vois, si par chance tu te fais un ami blanc par erreur ou tu regardes par erreur une femme blanche, là-bas, on te lynche pour ce genre de truc".

Vers quatre heures et demie, je me rendis compte que j'avais décidément très froid. Près d'une demi-douzaine de bougies éclairaient la pièce, qui était en plein *flash* de coke : tout le monde parlait en même temps et à toute vitesse. Toutefois, il me fallait emmener mon fils à la crèche le lendemain matin et dans la mesure où je faisais peu de progrès dans ma collecte de données politiques et structurelles, je décidai d'amorcer ma retraite. Quand Doc et les autres rassemblèrent une fois encore leurs

“derniers cents” pour envoyer Flex chercher d’autres poisons aigre-doux d’origine industrielle, je partis avec lui.

La scène des adieux fut presque touchante, car Pops, le vieux mec au fond de la pièce, dont je pensais qu’il s’était depuis longtemps étouffé ou gelé sous ses couvertures, s’assit tout à coup en marmonnant : “Tu me demandes quand tu frappes à la porte. Je suis toujours ici, même quand Doc est pas là” et Doc ne cessait de répéter : “Ouais, ouais, viens quand tu veux. Tu demandes Doc ou Pops. Pas de problème. Pas de problème” et il ajouta, hargneux “Tu piges ?”. J’échangeai un regard avec chacune des personnes qui m’entouraient en faisant un signe de tête et en souriant. Seuls Slim et la femme ne répondirent pas. Slim avait fini par s’endormir, blotti sous ses couvertures, à peine éclairé par une dernière bougie dont la flamme vacillait au-dessus de son bonnet “rasta” en laine. La femme était retombée sous l’influence de l’héroïne et, oubliant le reste, émettait de nouveau des grognements de plaisir.

En courant presque pour suivre Flex, je ne voulais pas avoir à traverser seul le hall, je passai de l’autre côté du contreplaqué qui obstruait l’entrée et tentai de poser mes pieds exactement là où il avait posé les siens, afin de ne pas tomber au travers du “plancher du hall”. Enfin, nous nous baissâmes pour passer le trou dans le mur en brique, à l’arrière de l’immeuble, donnant sur le grand terrain vague couvert de gravats. Je frissonnais dans la bruine du petit matin, aux côtés de Flex. Il me vint à l’esprit l’espace d’une seconde ou deux qu’il finirait par m’agresser violemment pour me voler, maintenant que nous n’étions plus sous l’influence régulatrice de la *gallery* ; après tout, c’était le plus jeune, et ils s’étaient tous plaints de l’irresponsabilité imprévisible de la jeunesse d’aujourd’hui. Mais la honte m’envahit très vite ou plutôt, je me sentis

mauvais ethnographe, car j’avais fait erreur sur le personnage. En effet, Flex devint encore plus doux et plus timide quand nous fûmes en tête-à-tête et loin de la personnalité dominante de Doc. Il mourait d’envie de continuer à m’expliquer mille choses avec patience et précision. Par exemple, à propos de la *gallery* : “Personne n’en est vraiment propriétaire” dit-il. “En fait c’est à la ville parce que c’est un immeuble abandonné”. C’est de là que vient la redéfinition de la propriété privée ; il n’y a qu’aux Etats-Unis que les municipalités et les contribuables peuvent être les plus gros propriétaires de *crack houses* et de *shooting galleries*, où le tout-puissant marché libre a produit une foule d’immeubles abandonnés saisis par le fisc. Il n’y a plus de profit valable à faire dans le centre des villes appauvri, même pour les plus impitoyables escrocs légaux.

Flex expliqua aussi très ouvertement que la police avait cessé de leur “rendre visite” dès qu’ils avaient “arrêté la vente devant l’immeuble. Parce que, tu sais, on est pratiquement des SDF. Et alors, quand les flics débarquaient, on leur disait seulement ‘on habite là’, et ils sont plus venus nous faire chier. Eux non plus ils veulent pas d’emmerdes”. Il y avait eu d’autres vendeurs devant le bâtiment, “mais Doc a mis le holà. C’est Doc qui s’occupe vraiment de tout. On pourrait dire, c’est comme si c’était à lui”.

Je me sentais dans la peau d’une chauve-souris au sortir d’une grotte immonde, sauf que dehors c’était encore pire. Pour rentrer chez moi, il me fallait traverser la zone où se deale le plus de crack dans tout “El Barrio”, au coin de la 114e rue et de 3e Avenue ; cette dernière sert également, côté ouest, de *shooting gallery* en plein air. Toute l’énergie déployée dans la 114e rue provient intégralement de la paranoïa des drogués en manque de crack. J’étais maintenant tout seul et je marchais vite, en m’efforçant de ne pas paraître trop

boracho y pelado (bourré et fauché) ou trop “en manque et dingé” pour valoir la peine qu’on m’attaque. Au contraire, bien vite, une vieille connaissance m’interpella en agitant sa pipe à crack, comme si j’étais un ami perdu de vue : “Salut ! Tu veux fumer ? Je connais un endroit sympa”. Pendant quelques instants, j’eus vraiment l’impression que son visage grimaçant désirait sincèrement ma compagnie. Il était en effet très content à l’idée de me voir laisser du goudron dans sa pipe qu’il pourrait ensuite récupérer pour s’offrir un “trip” à bon compte.

Mars 1991

Je ne suis jamais retourné à cette shooting gallery ; c’est maintenant un tas de ruines. On ne l’a pas rasée pour faire place à la rénovation urbaine ou à des HLM. Une équipe de démolisseurs municipaux l’a détruite après un effondrement inopportun de l’immeuble qui obligea à isoler le bloc pendant une journée entière. La ville de New York était à n’en pas douter très inquiète à l’idée que des citoyens blessés puissent la traîner devant les tribunaux pour négligence et non-entretien d’immeubles lui appartenant. La raison qui m’empêcha peut-être de retourner voir Pops et Doc fut la colère d’Angel, un de mes rares amis junkies d’âge mûr, quand je lui proposai de lui offrir un voyage au refuge moreno. Il me dit que j’étais vraiment un idiot : “Estas loco ! Puede ser que tu eres un blanco que habla bien el Espanol pero sigues siendo blanco. Entiendes ? Esta gente son malos. No les importa nada. Accredate que siempre seras un blanquito” (“T’es fou ! Tu parles peut-être bien l’espagnol, mais t’en es pas moins blanc. Tu comprends ? Ces gens-là sont mauvais. Rien ne compte pour eux. N’oublie pas, tu ne seras jamais qu’un sale Blanc”).

Les Européens trouveraient sans doute une explication évidente au fait qu'un si grand nombre de Noirs et d'Hispaniques se livrent, en plein cœur des plus grandes villes américaines, à cette auto-destruction béate. La faillite du secteur public dans les centres ville ghettoïsés est partout massive. Les kilomètres de bâtiments abandonnés, de terrains couverts de décombres et de décharges sauvages sont la preuve, s'il en est, d'une profonde crise de l'infrastructure. Le gouvernement fédéral n'a jamais tenté d'intervenir de façon concertée pour porter secours à cette détresse manifeste. Ni le secteur privé ni l'Etat ne font même semblant de fonctionner ou de s'intéresser à des endroits comme East Harlem. D'un point de vue plus objectif, les statistiques, concernant les meurtres dans la population masculine, la mortalité et la malnutrition infantiles ou l'absence de domicile fixe, témoignent clairement, elles aussi, d'une économie politique profondément raciste qui prospère aux extrêmes de la marginalisation sociale.

Alors que la plupart des Américains reconnaissent et condamnent les causes économiques et structurelles générales de l'extrême pauvreté dans les villes, rares sont ceux qui les relient d'une façon cohérente ou politique à la violence et à la souffrance qui se développent au cœur même de leurs capitales financières. L'idéologie américaine a peu, ou n'a pas, de définition de la responsabilité du secteur public dans la sauvegarde des droits de l'homme au bénéfice de l'ensemble des citoyens : les libertés civiles individuelles sont les seules qui comptent. Et les interprétations populaires de la pauvreté rejettent régulièrement la responsabilité de ce fléau sur ceux qui en sont les victimes. La plupart des tentatives d'explications invoquent des déficiences psychologiques ou, lorsqu'elles prennent en compte le social, des traits culturels pénicieux.

La complexité du système fondé sur l'exclusion raciale et sociale qui s'est mis en place dans les centres pauvres des villes rend impossible tout recours

à de grands schémas explicatifs. Par exemple on pourrait ne voir en Doc, le gérant-propriétaire de la *shooting gallery*, qu'une pure victime de la violence raciale du Sud et de la migration forcée. Même si on peut trouver de bonnes raisons à sa déchéance, à sa marginalisation sociale, et à la violence qu'il dirige aussi contre lui-même (par exemple une mère abusive, des enseignants incompetents, des amis qui l'on entraîné dans la drogue, des expériences racistes douloureuses, etc.), même s'il est évident que sa position de patron de *shooting gallery* est malgré tout meilleure que s'il avait été lynché dans sa ville natale pour "avoir souri de travers à des Blancs", il n'en reste pas moins qu'il est devenu l'agent le plus immédiat du "génocide noir" en faisant circuler la "seringue-maison" contaminée par le virus du sida¹⁵.

Les Américains souscrivent d'une façon générale à une version "grand public" de la théorie de la "culture de la pauvreté" pour expliquer l'existence de gens comme Doc. Bien sûr, les chercheurs universitaires ont critiqué fermement cette théorie développée par Oscar Lewis dans le quartier même où ces notes ont été recueillies, East Harlem : on a dénoncé ses incohérences, son biais de classe, son ethnocentrisme et sa méconnaissance du caractère dynamique de cette culture¹⁶. Néanmoins, malgré l'unanimité des spécialistes américains de l'*inner city* à refuser cette théorie, aucune autre ne l'a remplacée efficacement. La plupart des critiques ont tendu vers le réductionnisme économique et ont abouti à minimiser la réalité de la profonde marginalisation de la population misérable des centres ville.

Les autres explications de la misère manquent d'une armature théorique, par exemple d'une définition des rapports entre réalité matérielle et idéologie ou entre structures et agents dans le processus de production des rapports sociaux qui forment la trame de l'économie de la rue. En raison, peut-être, des limites qui me sont imposées par les frontières méthodologiques de

l'anthropologie, je demeure un fervent partisan de l'ethnographie qui, à mes yeux, est essentielle pour comprendre l'extrême détresse sociale. Je suis en même temps obligé de lui reconnaître des limites pour ce qui est de la compréhension de certains phénomènes. Il est notamment évident qu'une immersion à plein temps dans des contextes extrêmes et déroutants, tels que les mondes régis par l'apartheid américain que sont celui du crack et de l'héroïne que l'on s'injecte, constitue une expérience personnelle effrayante et épuisante. La description immédiate livre des données ethnographiques brutes qui risquent toujours, étant donné la polarisation idéologique des études sur la pauvreté aux USA, d'alimenter les stéréotypes racistes rejetant la responsabilité sur les victimes. A un niveau théorique plus profond, l'ethnographie enferme le risque d'appauvrir l'analyse en considérant en elles-mêmes les relations inter-individuelles qu'elle décrit sans les replacer dans un contexte historique ou sociologique plus large.

Certains aspects spécifiques de la vie au sein de l'économie de la rue sont faciles à expliquer. L'expression brutale de la violence, par exemple, peut être interprétée comme une forme d'accumulation d'un capital de crédibilité qui permet aux dealers et aux drogués de se faire respecter dans la rue et d'éviter les situations de faiblesse qui les rendraient victimes de vols ou d'agressions¹⁷.

15 - Il est semblable en cela à ce personnage plus traditionnel du ghetto qu'est le *bustler* (L.J.D. Wacquant, *The Zone : le métier de bustler dans le ghetto noir américain, Actes de la recherche en sciences sociales*, 93, juin 1992, pp. 39-58).

16 - Voir, par exemple, Charles Valentine, *Culture and Poverty*, Chicago, University of Chicago Press, 1968. L'ouvrage d'Oscar Lewis consacré aux familles pauvres portoricaines de New York est *La Vida* (New York, Knopf, 1968).

17 - J'ai abordé ce problème dans P. Bourgois, "A la poursuite du rêve américain", *art. cit.*

L'économie de la rue et les rapports sociaux qui s'y développent doivent être compris comme des formes de résistance à la marginalisation matérielle et sociale aux USA, bien qu'elles impliquent l'autodestruction de la communauté pauvre par le biais de la toxicomanie et de la violence. Cette dynamique complexe par laquelle la résistance à l'oppression se mue en autodestruction est tout particulièrement déprimante pour l'ethnologue qui la voit interpréter par l'ensemble de la société (y compris par les habitants de l'*inner city* eux-mêmes) comme la preuve irréfutable que les habitués des *crack houses* et des *shooting galleries* ne sont guère qu'une "bande de *niggers* déchaînés qui se dégomment entre eux" (pour reprendre les termes d'un shérif blanc dans *Mississippi Burning*, une vision hollywoodienne du racisme américain). L'implosion de la violence physique à East Harlem est essentiellement interne, "Noir contre Noir". Les brutalités racistes auxquelles se livrent les policiers blancs pèsent peu par rapport à la terreur ou à la défiance que les habitants éprouvent vis-à-vis de leurs voisins.

Dans d'autres régions du monde, chaque fois que mon travail de terrain m'a mis en présence d'une intense violence et d'une grande brutalité, j'ai pu observer que la détresse née de cette cruauté et de la souffrance ainsi occasionnée permettait aux victimes de comprendre la dynamique de l'oppression, et d'y faire face¹⁸. C'est le contraire qui se passe aux Etats-Unis. Quand une jeune femme qui avait fumé tout le stock de crack qu'elle était chargée de vendre fut tuée, devant ma fenêtre, il y a de cela deux ans, d'une demi-douzaine de coups de feu avec un fusil à canon scié, tant mes voisins que moi-même avons considéré qu'elle l'avait plus ou moins "mérité", bien qu'elle ait laissé orpheline une petite fille de trois ans.

Tout ce à quoi les gens de la rue, spectateurs de cette mort, furent sensibles, c'est au fait que la femme aurait

vraisemblablement survécu si l'ambulance était arrivée plus rapidement et si l'infirmier n'avait pas perdu du temps à enfiler une paire de gants en caoutchouc avant de tenter de refermer l'artère sectionnée de son cou. La dénonciation du système qui normalement est traduite en termes d'opposition raciale et d'oppression par les Blancs ne peut pas trouver ici son expression puisque tous les acteurs de cette scène, du conducteur au secouriste et au standardiste des urgences que j'avais appelé, étaient vraisemblablement Portoricains, tout comme la femme en train de mourir dans sa mare de sang. Quant au secouriste, rompu au spectacle de la violence dans les rues de New York, il pensait d'abord à se protéger comme d'habitude du virus du Sida dont la femme était probablement porteuse. Le système d'exclusion matérielle et morale du ghetto est si odieux qu'il finit par rendre tout aussi odieux et détestables aux yeux de ses victimes tous ceux qui partagent le même sort, à commencer par eux-mêmes.

De la même manière, toutes les discussions que j'ai enregistrées sur l'expérience de l'incarcération confirment que le pire ne provient pas des gardiens, ni des barreaux, ni de la nourriture atroce, ni des juges ou des avocats racistes (qui constituent l'institution répressive objective), mais plutôt des autres prisonniers. A l'instar de la rue, ce sont les victimes elles-mêmes qui sont les organisateurs et les agents les plus efficaces et les plus impitoyables de la violence et de la terreur. C'est là que réside la dimension la plus mal comprise et la plus cruciale de l'oppression. Partout dans l'histoire et dans le monde, les victimes (prisonniers ou opprimés) collaborent aux formes les plus barbares de leur propre torture. Si on refuse de voir et de reconnaître cette dimension, de peur de contribuer aux stéréotypes racistes ou par sensibilité et par respect de la réputation d'une communauté, on nie l'un des principes les plus fondamentaux de l'oppression.

Pourquoi la rue a-t-elle autant d'importance ? L'industrie de la drogue, avec ses milliards (depuis dix ans au moins, c'est le seul employeur en expansion qui offre les mêmes chances de réussite à tous sans discrimination au cœur des métropoles américaines), fournit une base matérielle puissante et évidente à ce que l'on pourrait appeler "la culture de la rue". Les enjeux sont considérables, et il est théoriquement impensable qu'une force économique aussi spectaculaire puisse être idéologiquement et culturellement neutre. Ainsi, sur les lieux de vente de l'héroïne -tels que le grillage de Kennedy Park ou le terrain de jeux situé devant les bureaux de l'éducation publique de East Harlem, sur la 107e rue- l'argent circule à pleines poignées. En quelques minutes, on sert cent *junkies* et on distribue des douzaines de lots d'héroïne. On a du mal à comprendre les démonstrations de surprise inquiète des responsables du système éducatif devant le taux record d'échecs scolaires du quartier alors que tout ce trafic a lieu sous leurs fenêtres. Les enfants de l'école primaire assistent tous les jours à ce spectacle sur le chemin de l'école. De même il est physiquement impossible d'aller de n'importe quelle station de métro à East Harlem jusqu'aux grilles du lycée d'"élite" du quartier sans traverser un quartier de vente. Et alors que les statistiques du Bureau de recensement découvrent ici quelques-uns des taux les plus élevés de pauvreté, de recours à l'assistance sociale, etc., du pays, des hommes déçamés, portant des tennis troués, dépensent sans ciller 20, 40, voire 50, dollars pour une demi-douzaine d'heures de bien-être physique et psychique.

18 - Cf. P. Bourgois, *The Miskito of Nicaragua : Politicized Ethnicity*, *Anthropology Today*, 2, 1986, pp. 4-9, et "Conjugated Oppression : Class and Ethnicity among Guyami and Kuna Banama Workers", *American Ethnologist*, 15, 18, pp. 328-348.

L'économie de la drogue, tout particulièrement la vente du crack au détail, est en train de vaincre l'économie légale dans le coeur et l'esprit de la jeunesse pauvre des ghettos américains. Les enfants de mon immeuble ne sont ni apathiques ni désorganisés. Bien au contraire, ils sont trop organisés, trop dynamiques. Mais cette mobilisation d'énergie les détruit, eux et leur communauté. Les plus déterminés, les plus chanceux et les plus impitoyables dirigent des réseaux de vente qui brassent mille dollars par jour - et ils n'ont pas 18 ans. Ils travaillent à des horaires fixes et contrôlent une demi-douzaine d'employés qui sont payés à la commission ou à l'heure. D'après les services de police, il se vend pour plusieurs millions de dollars de drogue dans un rayon de deux cents mètres autour de mon immeuble. Pourquoi s'étonner que les jeunes qui y habitent abandonnent l'école pour "avoir leur part du gâteau" ? Pourquoi se demander ce qui les amène à refuser des emplois sans prestige dans le secteur des services, quand ils peuvent mettre sur pied des entreprises de cocaïne ou de crack où leur identité, dont les racines plongent dans la culture de la rue, cesse de constituer un handicap, pour devenir un atout ?

Comme tout bon Américain, les dealers croient farouchement au "rêve américain" : des haillons aux millions grâce à l'entreprise privée. La plupart ne réussiront cependant pas. Ils seront broyés malgré leurs efforts et deviendront très probablement la proie de la défonce ou de la dépression. Ceci n'empêche pas ceux qui réussissent de conduire leur Mercedes, leur Jaguar ou leur Porsche jusqu'à la bouche d'incendie du coin pour la faire laver et astiquer par des accros qui se défoncent au crack, tandis qu'eux se tiennent fièrement à dix mètres de là et regardent les enfants du quartier dévorer des yeux leur "caisse".

Ces gens-là ont, dans leur jeunesse, travaillé sur le marché "officiel" du travail salarié. Ils savent ce à quoi ils échappent. Tous les dealers de crack et

les *junkies* dont j'ai gagné l'amitié ont travaillé à un ou plusieurs emplois légaux dans leur jeunesse. La plupart ont même violé la législation sur le travail des enfants tant ils voulaient obtenir un emploi. Avant l'âge de 12 ans, ils emballaient de l'épicerie au supermarché en échange de pourboires, ils rangeaient des stocks de bières clandestins dans des *Bodegas*¹⁹ ou ciraient les chaussures. Beaucoup ont quitté l'école pour gagner l'argent nécessaire à l'achat de produits de base (bonbons, chips, tennis, ballon de basket, images de joueurs de baseball) que tous les enfants achètent en général avec leur argent de poche.

Sa seule dimension matérielle (l'industrie de la drogue permet en effet d'échapper, fût-ce momentanément, aux emplois manuels déqualifiés) suffirait à expliquer l'attrait puissant de la culture des rues. Il n'est pas de base économique qui ne s'accompagne d'une dimension culturelle ou idéologique. Dans le cas de la culture des rues, l'intérêt économique se combine avec le racisme pour pousser à la création d'une autre culture très dynamique, capable de faire contrepoids à la culture bourgeoise blanche. Ce phénomène a été favorisé par le passage d'une économie centrée sur l'industrie à une économie de services. Les emplois dans ce secteur exigent en effet une soumission totale à la culture bourgeoise. La culture des rues n'a dès lors ni place ni pouvoir sur le lieu de travail. L'habitant du ghetto qui ne se conforme pas strictement aux modes d'interaction en cours dans la société bourgeoise blanche sera licencié, ou, pire encore, on le forcera à se soumettre en le tournant en ridicule. En d'autres termes, la classe ouvrière potentielle provenant des quartiers pauvres du centre des villes est systématiquement humiliée quand elle recherche un emploi dans le secteur des services des quartiers d'affaires. La rue offre donc à la fois une alternative économique et un cadre idéologique qui rend possible la fierté et le respect de soi-même.

L'extraordinaire vitalité de l'expression culturelle dans les rues les plus pauvres et les plus méprisées des Etats-Unis doit donc se comprendre comme une réaction d'opposition au racisme associé à l'offre d'emplois dévalués. L'attrait culturel qui en résulte est incontestable ; il traverse même les frontières de classes, de races et de nationalités, au point que, par un ultime paradoxe, la musique, la danse, les vêtements, les modes et l'argot de Harlem gouvernent désormais la mode et la culture populaire nationales et internationales. Et pourtant dans la rue où la drogue et sa violence ont donné naissance à cette culture, c'est le chaos social et la destruction qui règnent.

Traduction de Michèle Mittner

19 - Une *bodega* est une petite épicerie de quartier généralement ouverte 24 heures sur 24.